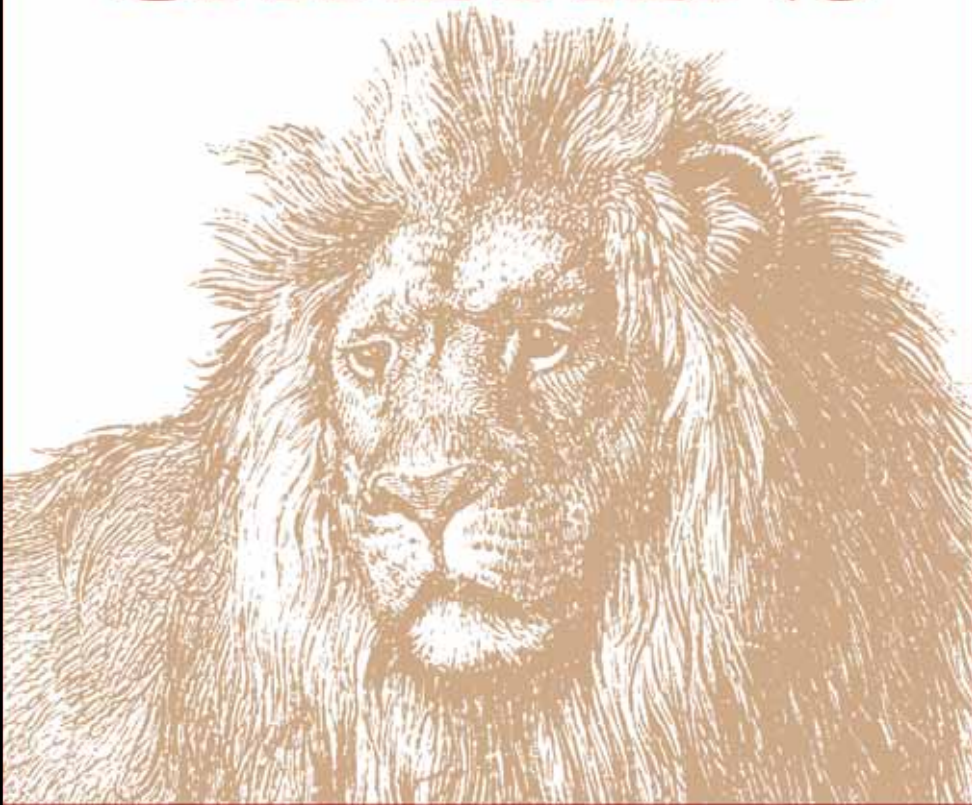


LE TEMOIGNAGE DES

PREMIERS

CHRETIENS



EBERHARD ARNOLD

Veillez partager ce livre numérique avec vos amis. N'hésitez pas à poster un lien sur votre site web ou à envoyer un lien par courriel. Vous êtes également autorisé à imprimer le livre en partie ou dans son ensemble. Toutefois, vous êtes prié de ne pas le modifier de quelque façon que ce soit, ni de poster the fichier pour téléchargement d'un site web ou tel autre service de téléchargement numérique.

Si vous désirez distribuer des copies multiples imprimés, ou si vous voulez réimprimer des extraits dans un bulletin ou une revue, veuillez observer les limitations suivantes :

1. Vous êtes formellement interdit de le reproduire à but lucratif ; et
2. Vous êtes exigé d'ajouter la mention de source suivante : Copyright © 2011 by The Plough Publishing House. Utilisation autorisée. »

Ce livre numérique est une publication de
The Plough Publishing House
Rifton, NY 12471 USA
(www.plough.com) et
Robertsbridge, E. Sussex, TN32 5DR, UK
(www.ploughbooks.co.uk).

Copyright © 2011 par
The Plough Publishing House
Rifton, NY 12471 USA
Tous droits réservés.

Table des matières

<i>Avant-propos</i>	v
Un temps de transition.....	1
Le repas d'amour	10
Une volonté commune.....	13
Le baptême	16
Rien de trop couteux	21
Révolutionnaires	29
Le crime principal	33
La clarté de la parole	37
Les enseignants.....	44
Les prophètes	52
Les apôtres.....	56
Le Montanisme	61
Une religion hybride	66
L'Eglise s'institutionnalise	72
Post scriptum	77
<i>Le Bruderhof</i>	79

Note de l'éditeur

DANS LES PAGES SUIVANTES, Eberhard Arnold se sert des sources provenant des deux premiers siècles après la mort de Jésus. Il fournit un contexte religieux et historique ; il examine la vitalité d'une foi primitive et remplie de l'Esprit à la lumière de son inspiration — les enseignements du Christ et de ses Apôtres — et démontre le contraste avec la religion institutionnalisée des siècles suivants, y compris la nôtre.

Toutes références à *The Early Christians In their Own Words*¹ d'Eberhard Arnold seront désignées sous le sigle EC.

1 The Plough Publishing House, 1997.

Avant-propos

Jésus apporte un nouveau message au monde. C'est le message d'un nouvel ordre de choses, un message du jugement et du renversement de la vie dans son ensemble pour l'époque actuelle. Il s'agit de l'avènement du règne divin qui marquera la fin de l'humanité. Sans Dieu, celle-ci sombre dans le vide et la froideur du cœur, dans l'entêtement et l'aveuglement. C'est en Jésus que s'est manifestée la révélation de l'amour du Père. Cet amour veut conquérir et dominer tout ce qu'il avait perdu. Jésus nous appelle, demandant instamment à l'humanité divisée de s'unir autour d'une seule table, la table de Dieu, qui a suffisamment de places pour tous. Ce repas communautaire recrute ses participants sur les chemins et les quartiers malfamés. Cet avenir arrive tel un repas divin, les noces divines, le règne unificateur de Dieu. Dieu redevient le Seigneur de sa création et y fera vaincre son Esprit d'unité et d'amour.

Jésus a invoqué Dieu en l'appelant notre Père, afin que sa volonté éternelle soit la seule qui vaille sur cette terre, que le temps où lui seul règnera advienne, que sa nature et son nom soient enfin sanctifiés et honorés

comme lui seul en est digne. Dieu devient ainsi le libérateur de tous les maux du monde actuel, de sa méchanceté et de sa mort, et de Satan, leur souverain actuel. En manifestant sa puissance et son amour, Dieu accorde le pardon du péché. Dieu sauve et protège ainsi l'humanité de l'heure de la tentation, de l'heure de crise du monde entier. C'est ainsi que Dieu maîtrise la terre qui porte le fardeau de son développement historique et de la nécessité de l'approvisionnement quotidien.

Mais les puissances sinistres de l'impiété envahissent le monde actuel avec une telle puissance qu'elles ne peuvent être vaincues que par le dernier bastion de l'ennemi — par la mort elle-même.

Jésus appelle donc les hommes à le suivre sur la voie héroïque d'une mort infamante. Il faut défier la catastrophe de la bataille finale, car c'est la seule façon de chasser Satan et toutes ses puissances démoniaques.

La mort sur la croix est le fait décisif. Cette mort fait de Jésus le seul dirigeant sur la voie nouvelle qui reflète l'ère de Dieu à venir. Elle fait de lui le seul capitaine dans la grande bataille qui parachèvera la victoire.

L'abîme entre les deux camps ennemis mortels est l'abîme entre le présent et l'avenir, entre l'âge universel dans lequel nous vivons et l'époque de l'histoire à venir. Par conséquent, l'héroïsme de Jésus est inopportun, hostile à tous égards à l'esprit du temps. Mais sa voie se manifeste par la subordination de tous les aspects et de toutes les conditions de la vie actuelle à l'objectif prévu dans le futur. Le temps de Dieu se trouve dans

le futur ; pourtant il se manifeste déjà maintenant : sa nature et sa force s'incarnent en Jésus, deviennent histoire en lui, se montrent clairement dans ses paroles et sont défendues victorieusement dans sa vie et ses actes. Il n'y a que dans ce Messie de Dieu que l'avenir de Dieu est actualisé.

Le nouvel avenir met fin à tous les pouvoirs, les systèmes juridiques et les lois sur la propriété en vigueur. Le Royaume à venir se révèle déjà aujourd'hui comme l'unité de l'amour total de Dieu et donc comme une vie humaine fraternelle, qui se donne aux autres. Jésus ne proclame et n'amène que Dieu, rien d'autre que Son règne et Son régime à venir. Il ne fonde ni églises, ni sectes. Sa vie est consacrée à des choses plus importantes. Visant le but ultime, il donne la direction. Il apporte l'aimant de Dieu qui montre la voie, prenant repère sur le pôle de l'avenir.

Jésus appelle les hommes sur un chemin pratique d'une fraternité aimante. C'est la seule voie qui corresponde à l'attente de ce qui adviendra. Elle seule mène aux hommes, elle seule rompt les barrières érigées par la cupidité grâce à un amour fermement déterminé à s'offrir à tous. Le Sermon sur la montagne¹ énonce la force libératrice de l'amour de Dieu, là où règne cet amour. Envoyant ses disciples et ambassadeurs, Jésus donne son instruction de travail proprement dite, la

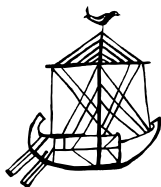
¹ Alors que la mort de Jésus sur la Croix ainsi que l'objectif et le caractère de l'avenir du Christ demeurent le fondement de son chemin, le Sermon sur la Montagne enseigne que la voie nouvelle de la fraternité d'amour est la réalisation de l'amour de Dieu aujourd'hui.

seule façon de cheminer à sa suite :¹ nous devons représenter l'imminence du Royaume en paroles et en actes.

L'autorité nous est donnée de vaincre les maladies et les pouvoirs démoniaques. L'opposition à l'ordre du temps universel et l'insistance sur la tâche à accomplir exigent une renonciation complète à tous les biens et à une vie itinérante continuelle. Cette mission est caractérisée par une disponibilité à se livrer une bataille spirituelle, à y devenir la cible de la haine du monde et finalement à mourir au combat.

Eberhard Arnold

¹ La mission dont Jésus chargea ses disciples et ses apôtres se trouve dans Matthieu 10, Marc 6 :2-11 et Luc 9 :1-6. Tout au long des siècles, la mission s'avéra être un défi très fort pour les hommes de cheminer à la suite de Jésus, et aux temps primitifs de l'Eglise elle exigeait des hommes une décision capitale.



Un temps de transition

Après la mort de Jésus — à considérer comme le premier sacrifice décisif — quelques-uns de ses disciples proclamèrent à Jérusalem avec une force nouvelle issue de l'Esprit la nouvelle suivante : celui qui avait subi la honte de l'exécution était revenu à la vie, il est et reste le souverain du temps divin à venir. L'âge actuel, disaient-ils, touche à sa fin ; l'humanité vivra le plus grand tournant possible de son histoire. Jésus réapparaîtra une seconde fois avec autorité et dans la gloire. Le règne de Dieu sera assuré sur la terre entière.

Dans l'Eglise primitive la réalité de ce message se retrouva à l'oeuvre dans les forces du monde futur. Les hommes changèrent et furent transformés. La force d'abnégation du sacrifice de Jésus les conduisit à accepter héroïquement la voie du martyr, et de plus, elle les assura de la victoire sur les forces démoniaques de la méchanceté, de la vilénie et de la maladie. Celui qui était ressuscité par la force de l'Esprit avait un pouvoir qui explosa dans une attitude de vie inouï : l'amour du prochain et de l'ennemi, la justice divine du royaume à venir. Grâce à cet esprit nouveau, l'Eglise primitive

abolit la propriété privée. Elle remit les biens matériels aux messagers et aux pauvres. Grâce à la présence et la puissance de l'Esprit et par leur foi dans le Messie, ce groupe de disciples devint une confrérie.

Leur tâche était vaste : faire appel au peuple d'Israël face à la catastrophe imminente et secouer l'ensemble de l'humanité apathique face à une destruction certaine afin que tous puissent se préparer à la venue du royaume. Les plus pauvres surent tout à coup que leur nouvelle foi étaient le facteur déterminant, le moment décisif de l'histoire humaine. Pour pouvoir vivre cette conviction inouïe jour après jour, l'Eglise primitive puisait la force nécessaire dans les écrits de la loi juive et des prophètes ; dans la foi du prophète Jean et en Jésus lui-même ; dans le témoignage de l'immersion et du baptême ; dans les repas en commun célébrés comme une proclamation de la mort de Jésus ; et dans l'invocation commune de Dieu et du nom de Jésus. On se racontait toutes les paroles et histoires de Jésus et les exigences qui en découlaient. Ainsi, l'originalité des sources des Evangiles et du Nouveau Testament se retrouve dans l'Eglise primitive.

« Seigneur, viens ! » c'est ainsi que les premiers chrétiens criaient leur foi et leur désir ardent et ce cri datant du temps des premiers amours se maintint dans sa version araméenne initiale. Celui qui avait été exécuté et enterré n'était pas mort. Il était proche, vivant et souverain. Le Messie Jésus était ressuscité des morts et son royaume surgirait lors de son second avènement ! Tel

était le message de ses premiers disciples, dont Pierre, qui dirigea l'Église de Jérusalem lors de sa fondation.

Des amis d'Étienne, le premier martyr, apportèrent ce message de Jérusalem à Antioche. Cette métropole avoisinante de la culture grecque joua donc un rôle éminent pour le travail des apôtres, avant même Ephèse en Asie Mineure, Corinthe ou Rome. C'est à Antioche que leurs adversaires inventèrent le nom de « chrétiens » pour désigner les « amis du Christ ». La justesse frappante de ce nom, servant à distinguer ceux qui appartiennent à l'avenir messianique du Christ, ne passa sûrement pas inaperçue. C'est d'Antioche que partirent Paul et Barnabé pour entamer leur travail apostolique auprès des gentils, poussés par l'Esprit qui donnait la direction au sein de l'Église. Furent-ils les premiers nouveaux apôtres après le cercle initial des douze ? Le témoignage de Paul — sa proclamation de la croix, de la résurrection, et de la liberté et de l'unité de l'Esprit — eut le plus grand impact sur l'Église. Son travail s'étendait au-delà du monde connu jusqu'alors. C'est Paul qui, sous la direction de l'Église de Jérusalem, institua une norme de comportement unifiant les juifs et païens chrétiens.¹ La suppression de la licence sexuelle, le rejet des idoles comme relevant des forces démoniaques, et la proscription du sang dans les aliments constituaient une unité

¹ Voir Actes 15 ; comparer également Lev. 17, et les sept préceptes noachiens (l'obéissance à l'autorité ; le respect dû au nom de Dieu ; l'abstinence de l'idolâtrie, de la fornication, du meurtre, et du vol ; et l'interdiction de la consommation de sang), ce qui, selon le Talmud, s'appliquent aux personnes partout vivant avant et en dehors d'Abraham, et aux « voyageurs demeurant au sein d'Israël ».

de pratique entre les Juifs et les Gentils, unité significative, car elle démontrait une victoire puissante sur le règne des démons, désormais atteints en plein cœur et exposés comme impureté, idolâtrie, et soif de sang. Les Actes des Apôtres contient la charte de cet accord.

On ne peut délimiter une année précise marquant la césure entre les premières années de l'Eglise et des apôtres, et le temps de transition suivant. Approximativement, on peut dater cette période vers la fin de la première église judéo-chrétienne au moment de la destruction de Jérusalem et de la Judée en l'an 70 de notre ère. Jacques, le dirigeant incontesté des congrégations à Jérusalem pendant plus de trente ans, et Pierre et Paul, les deux apôtres ayant eu le plus de succès, avaient souffert le martyre et la mort quelques années auparavant. Les sources consultées et les écrits bibliques décrivent la période suivant la mort de Jacques, la fin de Jérusalem, et le martyre de Pierre et Paul.

Le témoignage de l'Eglise primitive à Jérusalem et de ses apôtres imprègne toute cette période. La continuité spirituelle avec le mouvement jésuanique se rencontre dans le maintien des éléments de base tels le message proclamé par les apôtres, les comptes-rendus de leur travail, les anciens écrits juifs, le nouveau livre du Nouveau Testament, et surtout, la position résolue des apôtres contre l'esprit païen dans l'ordre actuel. Cet impact important est d'autant plus frappant que l'Eglise primitive et les premières communautés judéo-chrétiennes avait été anéanties dans les deux

guerres livrées sans merci par Rome contre les Juifs en 70 et 135 après Jésus-Christ et par la suite dans les persécutions et martyres initiés par la communauté juive fanatisée.

Le nouvel ordre divin ne peut arriver dans sa splendeur qu'après la catastrophe du jugement. Sans mort préalable, il n'y a pas de résurrection de la chair. La venue du règne millénaire est intimement liée à la prophétie du jugement qui combat les ordres humains en vigueur. Tout cela ressort du message original transmis par les premiers chrétiens.

Il y a tension entre l'avenir et le présent, entre Dieu et les démons, entre la volonté égoïste et possessive et la volonté aimante et généreuse de Dieu, entre l'ordre étatique en vigueur avec son absolutisme et son pouvoir économique d'une part et un avenir où règne le Dieu d'amour et de justice d'autre part. Ces tensions se manifestent comme des contraires comportant un défi majeur.

L'époque actuelle se termine, le Messie est vraiment venu à bout de ses dirigeants. C'est un fait accompli. La première église a transmis cette révolution dépassant l'histoire à la génération suivante. Jésus est ressuscité d'entre les morts : mais le prince de la mort a réalisé trop tard que son pouvoir a été brisé de façon décisive.¹

Pour l'Eglise primitive et l'Apôtre Paul, la seule et unique prédication était la croix :² les chrétiens

¹ Ignace, *Lettre aux Ephésiens*, in EC 167-169.

² Les mêmes mots sont utilisés dans *Les Actes de Pierre / Actes Vercelli* 37-39 : « Seule cette croix est la Parole répandue ... L'Esprit dit de la croix,

n'avaient à connaître qu'une seule voie, celle d'être cloués sur la croix avec le Christ. Seul le fait de mourir avec lui pouvait, croyaient-ils, mener à la résurrection et au royaume.¹ Celse, un ennemi de l'Eglise, s'étonna du rôle central de la la croix et de la résurrection parmi

quoi d'autre serait le Christ, sinon la Parole ! ... Les poutres de la croix sont la voix retentissante de Dieu ... Les clous mortels signifient la volte-face et le changement de cœur ... La Parole est l'arbre vivifiant de la croix ... La croix est la rencontre de l'homme avec l'Esprit, perceptible uniquement grâce à l'Esprit, louée seulement par le silence de la voix humaine. Le nom de la croix est le mystère caché, la grâce indicible ... la rédemption n'est imaginable que par l'intermédiaire du Nazaréen méprisé et ridiculisé, crucifié, mort et ressuscité. »

Les Actes de Jean 99 témoignent de la croix, qui, par la Parole, unit toutes choses à elle-même, donne naissance à toutes choses, et fusionne toutes choses en une seule chose. Aussi le mystère de la danse dans les *Actes de Jean*, EC p. 225, est expliqué dans les Actes comme un paradoxe de la souffrance du Christ sur la croix. Comparer EC p. 240 sur les perçements, les blessures, la pendaison, les souffrances et la mort du Christ, et aussi son rôle dans l'expulsion des démons, comme dans les *Actes de Thomas* V.47. La puissance du « gibet en bois » s'appelle la puissance conquérante pour tous ceux qui la portent, la puissance victorieuse qui demeura sur le bois de la croix. C'était la seule puissance pouvant donner le salut et la guérison (*Actes de Thomas* XIII.157).

¹ L'important ici, est que les croyants sont crucifiés avec Christ et ressuscités avec lui, comme le dit Saint Paul. Ignace l'exprime dans sa *Lettre aux Smyrniotes*, EC pp. 171-173, et dans le même passage il avoue que le sang du Christ est le fondement de l'amour. Ignace écrit pour les Philadelphiens ce que signifie prendre part à la souffrance du sang, c'est à dire à la mort du Christ. Dans sa *Lettre aux Smyrniotes* il salue, au nom de Jésus, tous ceux qui sont rassemblés dans l'unité de Dieu qui est le leur puisqu'ils sont enracinés dans sa chair, son sang, sa souffrance, et sa résurrection. Dans sa *Lettre à Polycarpe*, EC p. 173, il souligne que souffrir et mourir ensemble est la même « communion de la croix », témoignée par tous les croyants dans le Christ, même aujourd'hui. La différence est qu'à leur époque, la communion de souffrance était plus réelle qu'aujourd'hui, car elle provoquait à coup sûr la persécution et le martyre de ses adhérents.

les chrétiens.¹ L'acteur satirique païen Lucien fut lui aussi surpris du fait que le crucifié de Palestine puisse avoir introduit la mort comme un nouveau mystère, de ce que mourir avec lui sur la croix soit l'essence de son legs.² Les premiers chrétiens écartaient souvent les mains et imitaient par là les bras écartés sur la croix, en signe de triomphe.

Dans cette certitude de leur victoire, les chrétiens réunis pour la Sainte Cène percevaient la question inquiète de Satan et de la Mort : « Qui est celui qui nous dérobe notre pouvoir ? » Ils répondaient, jubilant avec triomphe : « Voici le Christ, le crucifié ! »³ La proclamation de la mort de Christ lors de ce repas représentait une concrétion de sa résurrection, et donc une transformation et une réorganisation de la vie. Sa puissance victorieuse était accomplie dans sa souffrance, sa mort, sa résurrection, son ascension au trône et son avènement à venir. Car ce que Christ avait fait, il continuait

¹ Origène, *Contre Celse* VI.34. Celse explique que la croyance des chrétiens qu'une croix en bois leur donnait vie et résurrection venait du fait que leur maître avait été cloué sur la croix et qu'il était charpentier de métier. Celse ajoute : « Si le Christ avait été jeté d'une falaise ou poussé dans une fosse, ou étranglé avec une corde ... alors ils parleraient d'une falaise de vie, ou une fosse de résurrection, ou une corde d'immortalité. »

² Lucien, *A la mort de Peregrinus* II. Lucian, un poète et païen cynique du II^e siècle, était un ennemi des chrétiens.

³ Extrait du *Testament syriaque de Notre Seigneur Jésus-Christ et la Didascalie arabe (Didascalia et Constitutiones Apostolorum)*, éd. F.X. Funk, Paderborn, 1905, vol. 2), chapitre XXXIX, où il est présenté comme *Mystagogia Jesu Christi*. Le *Testament syriaque* I.28 parle de la croix du Christ comme entraînant la victoire sur la mort : il en résulte des questions alarmées du diable vaincu et la réponse de ceux qui y sont initiés : « Voici le Christ, le crucifié ! » Comparer *L'Ode de Salomon* 22, EC p. 218.

à le faire dans son église. Sa victoire était accomplie. Terrifié, le Diable devait renoncer à ce qui lui appartient. Le dragon à sept têtes était vaincu et le mauvais venin anéanti.¹

Ainsi, l'Église chante les louanges de celui qui s'est fait homme, a souffert, est mort, est ressuscité et a vaincu le domaine des enfers lors de sa descente aux enfers. Il est « le fort », « le puissant », « l'immortel ».² Il vient en personne dans son église, escorté par l'armée céleste de ses princes des anges. Désormais le ciel est ouvert aux croyants. Ils voient et entendent le chœur des anges. La venue du Christ dans son église par le biais de la puissance présente de l'Esprit est le garant de sa première venue dans l'histoire et de sa seconde apparition dans l'avenir. L'Église assiste, frémissante de respect, à la visite de son Seigneur et souverain : « Il nous est vraiment apparu ! »³. Certains le voient réellement assis à

¹ Voir l'*Ode de Salomon* 22, EC p. 218.

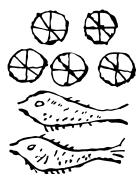
² Voir p. 33, La liturgie de Marc, et La liturgie d'Abyssinie, p. 218 in F.E. Brightman, *Liturgies Eastern and Western*. Voir aussi la soi-disant « Liturgie Clémentine » dans les *Constitutions apostoliques*, et le *Testament syriaque de Notre-Seigneur*.

³ Cité par Wetter dans Brightman, p. 452 (*The Armenian Liturgy*), et souvent ailleurs (par exemple dans les *Constitutions Apostoliques* VIII, Liturgie Clem. selon le Psaume 118.26) et il est prouvé qu'il est très ancien. L'œuvre de Wetter, fondée sur la recherche liturgique, nous fournit un excellent matériel sur le culte original de Jésus et sur l'expérience de sa présence dans l'Église. Cependant, il manque le point principal, ou tout au moins il est minimisé, à savoir que cette foi en la puissance du Christ présent parmi eux, la foi en la puissance de la croix, la résurrection et la venue de Jésus, n'était possible que parce que les premiers chrétiens croyaient à la réalité historique de Jésus Christ, et parce que pour eux l'Esprit Saint était une réalité.

la table. Célébrer la Cène du Seigneur est en effet un avant-goût du festin des noces du monde à venir.

L'Esprit est descendu sur eux, et la grâce a rempli leurs cœurs. Leur communauté est complète et parfaite. Les pouvoirs de l'Esprit de Dieu imprègnent l'assemblée des croyants. Emus et transportés par l'Esprit, ils ne font plus qu'un avec le Christ. De même qu'Ulysse, attaché au mât du navire, sortait indemne de son passage par les sirènes, de même, seuls ceux qui vivent vraiment l'unité avec le Crucifié, liés pour ainsi dire à sa croix, peuvent résister aux leurres et passions d'un monde secoué par la tempête.¹

¹ Comparer le rapport de Pline à l'empereur Trajan, EC p. 51-52. La comparaison entre ceux qui sont liés à la croix (les chrétiens en union avec le Crucifié) et Ulysse comme venant des tous premiers temps du christianisme est incorporée dans *l'Histoire de Rome et des Papes* de Grisa, Paris, 1906, illustration 131. Voir W. Lowrie, *Art in the Early Church*, revised edition, NY, 1965, p. 75, plaque 23, illustrations a et b.



Le repas d'amour

Les épreuves de tous les héros grecs ne peuvent cependant pas égaler l'intensité de ce combat spirituel. Par leur unité avec le Christ triomphant, la vie des premiers chrétiens devint une vie de soldat, assurée d'une victoire sur le plus grand ennemi de tous les temps dans leur lutte acharnée contre les puissances des ténèbres de ce monde. Les armes meurtrières, les amulettes, et les formules ou cérémonies magiques, rien de tout cela n'est de quelque utilité que ce soit dans cette guerre. Celui qui croit vraiment au nom de Jésus, à la puissance de son Esprit, à sa vie et à sa victoire, n'a pas besoin d'eau, d'huile, d'encens, de lampes allumées, ou même du signe extérieur de la croix pour vaincre les puissances démoniaques. Chaque fois que les croyants se retrouvaient unis dans leurs assemblées, surtout quand ils célébraient le baptême, la Cène et « le repas de l'amour », la puissance de la présence du Christ se manifestait dans la guérison des malades de corps, dans l'expulsion des démons, le pardon des péchés, la conviction de vivre et de ressusciter, la libération des fardeaux et l'abandon de toutes les fautes commises.

A cette époque, le caractère sacré du baptême et de la Cène du Seigneur se passait de formes liturgiques. En fait, le baptême ressemblait plus à un simple bain qu'à une célébration rituelle, de même que la Cène du Seigneur faisait plutôt penser à un repas ordinaire. Le vécu communautaire s'exprimait dans la profession de la foi apostolique, la lecture des écrits prophétiques juifs, des paroles du Seigneur et des Évangiles, la prédication de témoins transportés par l'Esprit Saint, l'invocation commune du Christ, l'offrande de prières et de dons, le chant d'hymnes louant Dieu et le Christ. La réponse de Dieu à cette vie communautaire était la venue du Christ et de son Esprit.

Les dons présentés reflétaient la reconnaissance et le dévouement de la communauté.¹ Elle apportait les prémices de toutes les moissons et de tous les revenus — qu'ils soient « abondants ou maigres » — même ceux qui se privaient pour donner. Le célébrant recevait les dons de fruits, de volailles, de fleurs, de raisins, de vin et de pain que chacun mettait sur la table. Ensuite, on se lavait les mains. Les éléments de fête destinés à la Cène du Seigneur étaient séparés du reste : les pains étaient placés dans trois ou cinq rangées sur la table et on versait du vin dans le calice. Parfois on y

¹ Tertullien, *Apologie* 39. Se basant sur certaines des liturgies les plus anciennes, Wetter démontre que ces dons représentent un des aspects les plus importants de la Cène du Seigneur et du Repas fraternel au début de l'ère chrétienne. Voir dans Brightman, *The Abyssinian Liturgy*, pp. 199, 203, *The Coptic Liturgy*, p. 145 ; et autres. Voir aussi *The Syriac Byzantine Liturgies*, pp. 54, 58, 89, 97, 99, 444, et *The Nestorian Liturgy*, éd. Eusèbe Renaudot, vol. 2, p. 636, en particulier la liturgie romaine.

mélangeait de l'eau.¹ Pendant le repas, les croyants partageaient tous les aliments, remerciant et louant Dieu pour tout ce qu'ils mangeaient. Ainsi le repas d'amour était, à l'origine, associé avec le pain et le vin de la Cène du Seigneur. Ce « Repas d'action de grâce » ou « repas d'offrandes », où les dons étaient immédiatement utilisés pour nourrir les pauvres, les prophètes et les apôtres, n'a de parallèle dans aucune autre communauté religieuse.² Même Irénée enseignait encore que seules ces offrandes d'action de grâce représentaient le sacrifice vrai et juste.³ Par contre l'Antéchrist Celsus critiquait le fait que les chrétiens fassent offrande des prémices et des fruits d'arbres, du pain et du vin, à leurs repas avant de les manger, mais rejetaient les sacrifices de sang comme provenant du diable.⁴ Les païens et les Juifs brûlaient leurs sacrifices en l'honneur de Dieu ; les chrétiens les utilisaient pour nourrir les pauvres. La nourriture offerte au repas était même apportée à ceux qui étaient absents pour cause de maladie ou d'emprisonnement.⁵

¹ Voir le ms. *Parasinus* 974.

² Hippolyte, *La Tradition apostolique* 28, B.S. Easton, p. 52.

³ Irénée, *Contre les hérésies* IV.17.4-5.

⁴ Origène, *Contre Celse* VIII.28, 33, 34.

⁵ Voir Wetter, *Altchristliche Liturgien*, vol. 2, pp. 101-102.



Une volonté commune

L'amour de Dieu se manifeste grâce à l'esprit du Christ dans un culte fêtant l'amour du prochain. Quiconque est au service des misérables, des opprimés et des pauvres sert le Christ lui-même, car Dieu leur est proche. Etre aimé de Dieu signifie aimer Dieu et son prochain : la communauté avec Dieu mène à la communauté entre les croyants. Vivre dans l'attente du royaume façonne la vie et le service dans l'Eglise et unit les croyants dans une volonté commune. La vraie communauté et un dévouement commun sont les résultats positifs de la résistance à l'époque actuelle.

Une telle union dans l'Esprit n'a pas besoin de formes. Quelque fut la grande diversité des tâches qui leur étaient assignées dès le tout début dans les églises, les anciens et les diacres étaient soumis aux charismes de l'Esprit. Les voyages incessants des apôtres et des prophètes contribuaient à renforcer l'unité entre les communautés, une unité fondée sur le Dieu unique, un seul Seigneur, un seul Esprit, une seule foi, un seul baptême, un seul corps et une seule âme.

Cette unité déterminée par l'Esprit donnait lieu à une égalité ancrée uniquement en Dieu.

Nous sommes tous seuls et pauvres vis-à-vis de Dieu, et à ce même titre nous sommes tous égaux et entiers grâce au don divin de l'Esprit. Pour ceux que Dieu saisit d'émotion chaque inégalité est une puissante motivation à devenir frères et sœurs dans l'amour parfait. Ces premiers chrétiens étaient « frères » et « sœurs », parce qu'ils étaient unis par l'Esprit unique et par là « consacrés », « saints », « élus » et « croyants ». Une même indigence et culpabilité les rendait tous « pauvres », c'est ainsi qu'on les nommait volontiers dans les premiers temps, parce que leur foi en Dieu et leur attitude envers les biens temporels étaient considérés comme pauvreté.¹

A l'égalité dans la pauvreté et à l'accomplissement correspondait la certitude du message. Ce dernier touchait le criminel le plus pervers comme le paysan, l'ouvrier ou l'esclave le plus inculte. Il invitait chacun à une guérison complète et donnait à l'esprit le plus bas la révélation définitive. Le dévoilement des mystères de Dieu était un don conféré avec une clarté simple. Dieu se révèle en Jésus-Christ : la découverte de sa nature fait de Jésus le médecin pour les malades comme pour les pécheurs. « Celui qui reçoit son Esprit et est renouvelé par sa nouvelle naissance devient libre et ferme, ouvert, radieux et serein — investi d'un pouvoir qui lui permet de réaliser les choses les plus difficiles,

¹ A. Harnack, *The Mission and Expansion of Christianity in the First Three Centuries*, ci-après dénommé Harnack TA (Traduction anglaise), vol. I, pp. 401 et suiv. Il souligne que, selon l'Ancien Testament, « les pauvres » étaient une désignation de distinction. Plus tard, elle s'appliquait à la secte judéo-chrétienne étroite des Ebionites, « ceux qui sont appelés à la pauvreté ».

même si elles semblent impossibles ».¹ Origène s'écrie, nostalgique :

Oh, si le Seigneur Jésus pouvait poser sa main aussi sur nos yeux, afin que nous commencions, nous aussi, à apercevoir, non pas le visible, mais l'invisible ! S'il pouvait nous ouvrir les yeux à nous aussi, afin que nous puissions voir, non pas le présent, mais le futur ! S'il nous dévoilait à nous aussi cette vision du cœur qui permet de percevoir Dieu dans l'Esprit par lui, le Seigneur Jésus Christ.²

Les chrétiens de cette époque, saisis au plus profond de leur être par l'Esprit, étaient orientés vers l'avenir, étaient « des adorateurs de Dieu et de la Parole ». La foi leur donnait l'expérience des profondeurs de Dieu et la force d'accomplir « l'impossible ». D'après Macaire Magnes, même les païens reconnaissaient là l'exigence de l'Eglise : « Seul celui qui a une foi grande comme une graine de moutarde et capable d'accomplir l'impossible, peut être compté parmi cette fraternité de croyants. »³

¹ Ici (*A Donat 4*) Cyprien glorifie l'Esprit qui se déplace librement, qui ne peut pas être contraint par des barrières ou des limites, mais afflue sans cesse dans une exubérance riche — tant que le cœur en a soif et y est ouvert.

² Origène, *Homélie XV* sur la Genèse VIII, cité par A. Harnack, *Die Mission und Ausbreitung des Christentums ersten drei in den Jahrhunderten*, vol. 1, p. 220.

³ Macaire Magnes, *Apocriticus III.17*, Porphyre Fragment n° 95 dans l'édition de Harnack. Comparer le témoignage de Cyprien après sa conversion (*A Donat 4*) : « Tout à coup, d'une manière merveilleuse, ce qui avait été douteux est devenu certain, ce qui avait été fermé s'ouvrait devant moi, ce qui avait été sombre devenait lumineux ; ce qui semblait difficile maintenant s'avérait être facile, ce qui semblait impossible, possible. »



Le baptême

La foi rendait les hommes égaux à ce point que tout fidèle baptisé par immersion était considéré comme entièrement pur et saint. Porphyre, ennemi des chrétiens, se consternait qu'une seule ablution puisse purifier les pécheurs de la faute et de la souillure — que tout glouton, fornicateur, adultère, ivrogne, voleur, pédéraste, empoisonneur, que tout être vil et hideux puisse tout simplement être baptisé et affranchi en invoquant le nom du Christ, puisse se débarrasser d'une faute démesurée comme un serpent jette sa peau. « Il suffit qu'il croie et soit baptisé. »¹ A propos de ce pardon et de cet effacement de toute faute, Justin dit : « Ne

¹ Magnes Macaire, *Apocriticus* IV. 19, in *Porphyre gegen die Christen*, 15 Bücher. (Cité par Harnack dans « Zeugnisse, Referate Fragmente und », *Abhandlung der Preuss. Akad. der Wissenschaften*, n°88, p. 97, 1916.) Néanmoins, Porphyre estime que le but de sa propre philosophie est la guérison de l'âme. Pour l'expérience chrétienne comparer Cyprien (*A Donat* 3) : « Quand je languissais encore dans les ténèbres et la nuit noire et étais ballotté sur la haute mer de ce monde déchiré par la tempête ... j'ai considéré comme peu probable — surtout quand je regardais mon propre caractère à cette époque — qu'un homme puisse être né de nouveau ... Je me suis demandé, comment est-il possible qu'une telle transformation si énorme ait lieu, à ce point qu'un homme soit d'un coup lavé de ce qui est héréditaire et endurci, ou profondément enraciné par des habitudes de longue date ? »

sera baptisé que celui qui aura vraiment cessé de pécher.¹ Le baptisé doit garder le sceau pur et sans tache. »² Une telle exigence si difficile à imaginer et demandant un changement aussi radical n'était possible que grâce à la foi en la puissance de l'Esprit vivant, présent dans tout baptême d'immersion. Cette foi faisait du baptême le bain de la nouvelle naissance, le signe de vie et de pureté du changement qui renouvelle.

La sévérité de cette exigence et de cette attente était telle que toute personne demandant le baptême était dans la mesure du possible introduite individuellement dans le caractère spirituel et les engagements éthiques de la nouvelle voie. Cet enseignement comprenait tout ce qu'il y avait à témoigner de Dieu et du Christ.

L'Enseignement des douze Apôtres, ou la *Didachè*, le seul texte intégralement reproduit dans cet ouvrage, contient un tel enseignement préparant au baptême datant du début du II^e siècle.³ Un travail aussi

¹ Justin, *Première Apologie* 61.

² Voir *La deuxième lettre de Clément* 6.9 : « Si nous ne gardons pas notre baptême pur et sans tache, comment pouvons-nous être sûrs d'entrer dans le royaume de Dieu ? »

³ Voir. EC pp. 154-161. Dans ce contexte, noter particulièrement ce qui est dit au début de la *Didachè* sur les deux voies menant à la vie et la mort, sur l'amour des ennemis, sur le renoncement à tous les biens, et sur une vie en harmonie avec le Sermon sur la montagne. Pour une description significative du baptême des premiers chrétiens voir EC p. 157. Il se peut que la *Didachè* toute entière soit considérée comme une instruction au baptême. Quant à la formation à la vie nouvelle au cours de cette période d'instruction, il est intéressant de noter les commentaires d'Origène (*Contre Celse* III-51) : « Les individus apprennent par oral et la condition pour leur acceptation dans la Communauté est qu'ils prouvent largement leur volonté de mener une vie juste. Certains de ces chrétiens

approfondi demandait et permettait à l'enseignant, équipé de la force de l'Esprit, de répondre personnellement de son catéchumène. Il est clair qu'il ne pouvait avoir existé de baptême des enfants qu'après la moitié du deuxième siècle et non auparavant.¹ Pour les premiers chrétiens le baptême était à l'origine et à la base de leur conviction dans la foi en l'Esprit Saint : ils constituaient l'Eglise des fidèles et des saints, une communauté qui pouvait pardonner tout péché parce qu'elle était un lieu de dépassement des fautes.

La communauté des chrétiens où existait cette possibilité d'une vie fondamentalement renouvelée était d'un grand attrait pour ceux qui recherchaient une force libératrice de leur vie indigne.²

sont désignés pour veiller sur la vie et d'évaluer le comportement de ceux qui veulent se joindre à eux. Ils refusent de recevoir dans la communauté ceux qui sont coupables de mauvaises actions, alors qu'ils acceptent les autres avec une grande joie, ce qui les rend meilleurs de jour en jour. »

¹ Harnack TA, vol. I, p. 388, cite Tertullien, *Apologie* 18, « Les hommes ne naissent pas Chrétiens, ils le deviennent », et *Sur le témoignage de l'âme* I, « car tu as coutume de devenir et non de naître chrétien ». Les enfants de familles chrétiennes sont tout simplement appelés par Tertullien des « membres du ménage » ou plus exactement des « esclaves domestiques » de l'Eglise (*De l'âme* 51). Justin (*Première Apologie* 66, écrite vers l'an 150) dit : « ... et personne ne peut y prendre part ... s'il n'a reçu l'ablution ... » Mais déjà à l'époque d'Hippolyte, un chef de premier plan de 217 à 235, le baptême des enfants fut pris pour acquis : les parents ou d'autres personnes parlaient pour ceux qui ne pouvaient pas parler pour eux-mêmes (*The Apostolic Tradition* 21.4 Easton, p. 45, à partir de l'année 218).

² Ce contraste entre la vie ancienne et la vie nouvelle n'est nulle part décrit de manière plus énergique, vive et intime que dans *La lettre à Donat* de Cyprien, où il parle des changements révolutionnaires qui eurent lieu dans sa propre vie. Dans les paragraphes 3 à 5 Cyprien met l'accent sur sa recherche de cette puissance qui le sauverait de la vileté désespérée de ses premières années.

De plus en plus de soldats de l'Esprit étaient pour ainsi dire assermentés par leur baptême et le témoignage de la vérité. Ce « mystère » les liait au service du Christ et à la simplicité de ses œuvres divines. Le croyant avait noyé tout ce qui le reliait à leur vie passée, tout ce dont il avait dépendu. Après avoir été immergé en Christ, le Crucifié, de telle sorte que l'eau pouvait être comparée au sang du Christ, il faisait sienne la rupture de la croix avec toutes les puissances démoniaques d'ici bas et la victoire remportée sur elles et pouvait vivre à présent dans la force et l'avenir du Ressuscité. Tout fidèle ayant rompu avec le statu quo s'engageait à vivre et à mourir pour la cause à laquelle il s'était engagé dans ce sacrement de la mort.

L'ère nouvelle prit ainsi son essort au sein du monde ancien avec une troupe de combattants voués à la mort, tel un défilé victorieux de la vérité et du pouvoir.

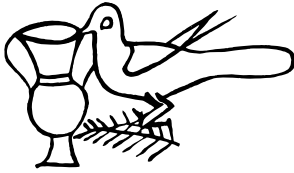
Chez Celse on peut lire des diatribes amères contre les tisserands, les cordonniers, et les tanneurs qui interpellaient les jeunes et les femmes profitant de l'absence de leurs pères et enseignants. Il accusait les artisans de convaincre avec éloquence leurs « victimes »

Cyprien, *A Donat* 4 : « Avec l'aide de l'eau qui régénère, les taches de mon ancienne vie étaient lavées et la lumière d'en haut était répandue dans mon âme délivrée et purifiée, après que j'avais reçu l'Esprit venu du ciel et qu'une seconde naissance avait fait de moi un homme nouveau. »

Cyprien, *A Donat* 5 : « O puissance de l'Esprit, ô merveilleuse force par laquelle on est arraché du contact pernicieux avec le monde, expié et purifié, débarrassé du danger d'être souillé par l'ennemi combatif, mais croissant encore en force, purifié, capable de maîtriser toute l'armée de l'adversaire agissant avec rage et autorité »

de quitter leurs parents et enseignants afin d'apprendre dans leurs ateliers ce qui était bon. Celse ajoute qu'ils atteignaient souvent leur but.¹ Le caractère combatif et strict du baptême faisait entrer les chrétiens en conflit avec leurs parents à tel point qu'il s'en suivait parfois la dissolution des ménages, la division au sein des familles, l'annulation de fiançailles, et la désagrégation de couples mariés.

¹ Origène, *Contre Celse* III.55, 56 ; Cyprien, *Epist.* 2 ; Tertullien, *Apologie* 42.



Rien de trop couteux

Dans les premiers temps ces combattants, détestés par tout le monde, se recrutaient dans la classe moyenne inférieure, parmi les ouvriers et artisans, des anciens esclaves libérés, et dans la grande classe des esclaves domestiques et industriels. Il était rare que des membres des classes supérieures rejoignent les communautés chrétiennes avant la fin du premier siècle où leur nombre commença à augmenter pour s'accroître considérablement à la fin du deuxième siècle. Dans la période couverte, la propagation proprement dite du mouvement était presque exclusivement limitée à la classe des travailleurs.

La valeur accordée par l'Eglise au travail se reflétait dans la composition de ses membres. Chacun avait à gagner sa vie, à gagner assez pour pallier au besoin d'autrui, dans un esprit d'amour. Le travail de tous était un sacrifice permettant à tous de vivre. Cette obligation de fournir du travail montre à quel point les communautés chrétiennes partageaient l'économie et le travail.¹ Celui qui n'était pas disposé à faire le travail

¹ Voir *L'enseignement des douze apôtres* 12.4 ; Clem. *Homélie* 8 (cité dans Harnack TA, vol. I, p. 175)

dont il était capable était donc quelqu'un qui « faisait du christianisme un métier facile », et n'était pas toléré dans les communautés. « Un fainéant ne peut jamais être un croyant. »¹

Le libre arbitre et l'autonomie de productivité représentait donc le fondement réel de tout acte d'amour. L'autodétermination liée à la reconnaissance du droit au travail conférait à toute l'aide sociale réalisée par les premiers chrétiens un caractère décisif de bénévolat. Hermas décrit l'Esprit qui régnait dans l'Eglise ainsi : Les riches ne pouvaient être intégrés dans la structure de l'Eglise qu'après s'être dépouillés de leurs richesses pour le bien de leurs frères et sœurs plus pauvres qu'eux.² La richesse étaient considérée comme dangereuse et les biens des riches devaient être offerts et utiles à la généralité. Se référant au monde de la nature, on considérait les biens matériels comme étant des biens appartenant à tous, tout comme la lumière, l'air, l'eau, et le sol.

Ainsi l'amour qui se donne jusqu'au bout était le signe distinctif des chrétiens, à ce point que la diminution de cette pratique était considérée comme une perte de l'Esprit du Christ (Jean 13.35). Poussés par cet amour, beaucoup se vendaient comme esclaves ou allaient en prison pour amortir les dettes, par amour du prochain. Rien n'était trop coûteux pour les chrétiens

¹ *Didiscalia* XIII (voir aussi la traduction en anglais, R.H. Connelly, pp. 128-129.)

² Hermas, *Le berger*, de 6.5 à 7 ; in EC pp. 247-261.

quand l'intérêt commun de l'Eglise était en jeu, et donc une activité extraordinaire des œuvres d'amour s'en suivait.¹

En fait, tout ce que l'Eglise possédait appartenait à cette époque aux pauvres. Les affaires des pauvres étaient les affaires de l'Eglise ; chaque assemblée avait comme but l'assistance aux femmes et enfants abandonnés, aux malades, et aux démunis.² L'esprit de bénévolat, sans limites, était en tant que trait essentiel du mouvement plus fondamental que la vie égalitaire pour tous et le rejet de la propriété privée qui en résultaient.

Cet amour bénévole inaltéré fit se fondre la propriété privée dans un communisme d'amour : les païens en arrivèrent à déplorer que des chrétiennes de rang cèdent leurs biens et en viennent à mendier ; au lieu d'inspirer le respect en raison de leur richesse, ces femmes étaient à présent des figures pitoyables, frappant aux portes de maisons beaucoup moins respectées que ne l'avaient été leurs propres demeures.³ Pour être en mesure d'aider les autres, les chrétiens prenaient sur eux les privations les plus dures et ne réservaient pas les marques de leur amour uniquement à leurs coreligionnaires⁴ L'empereur Julien dû admettre que « les

¹ Le païen Lucien, dans *Peregrinus* 13, décrit la façon dont les chrétiens aidaient les prisonniers.

² Voir Justin, *Première Apologie* 67.

³ Macaire Magnes, *Apocriticus* III.5, Fragment Porphyre n° 58 dans l'édition de Harnack, p. 82. Harnack TA, vol. 2, pp. 74-75.

⁴ Voir *Didascalica* XV ; voir aussi Connolly, p. 138.

Galiléens impies nourrissent autant leurs [pauvres] que les nôtres. »¹

Selon les chrétiens, la propriété privée résultait du péché égocentrique et concupiscent. Même si la propriété était nécessaire pour subsister dans l'époque démoniaque du temps, les chrétiens ne pouvaient pas s'y accrocher. Le garde-manger ou l'entrepôt privé devait être mis à la disposition des hôtes tout autant que la trésorerie commune.² Personne ne pouvait échapper à l'obligation de l'Eglise d'offrir l'hospitalité. Chaque communauté rayonnait ainsi bien au-delà de sa sphère d'influence. Mais elle procurait aussi son aide aux frères et sœurs vivant ailleurs et de façon différente.

L'Eglise de Rome était tenue en plus haute estime dans tous les milieux chrétiens, parce qu'elle « gérait des œuvres de l'amour ». La riche capitale était en mesure d'envoyer du secours dans toutes les directions, alors que Jérusalem, plus pauvre, devait accepter le soutien de toutes les églises afin de répondre aux besoins de la foule de pèlerins affluant dans la ville. En 250 de notre ère, l'Eglise relativement modeste de Rome subvenait régulièrement aux besoins de mille cinq cents personnes en détresse.³

¹ Julian, *Sozomène*, V.17 ; voir aussi Harnack TA, vol. 1, p. 162.

² Tertullien, *A sa femme* II.4.

³ L'évêque Cornelius, en Eusèbe VI.43. Harnack, dans son édition 1924 de *Mission und Ausbreitung* p. 183, calcula que l'Eglise de Rome consacrait chaque année des sommes considérables au secours des pauvres. Voir Harnack TA, vol. 1, p. 157. Dans le préambule de sa lettre aux Romains, Ignace dit que Rome « a présidé aux œuvres d'amour. »

Même dans la plus petite des églises-communautés, le dirigeant devait être l'ami des pauvres,¹ et il y avait au moins une veuve chargée de veiller jour et nuit pour garantir que nul malade ou indigent ne soit oublié.²

Les diacres avaient la responsabilité de repérer les pauvres, de convaincre les riches de la nécessité de faire tout ce qui était en leur pouvoir et de servir pendant les repas.³ Il n'existait ni pour eux ni pour quiconque d'excuse valable les exemptant de ce service — telle la difficulté d'une première fois ou une incapacité quelconque.⁴ Tout un chacun devait se rendre dans les logements les plus pauvres, de sorte qu'il y avait plus d'argent dépensé dans les rues qu'à l'occasion des collectes dans les temples des autres religions.⁵

Tous avaient droit au même respect, dans la mesure où chacun était jugé et appelé au même titre que tous les autres. Il en résultait une égalité et une fraternité sur tous les plans : mêmes droits, même obligation de travailler, mêmes possibilités de vie. Il s'en suivait

¹ Tertullien, *A sa femme* II.4.

² Harnack, *Texte und Untersuchungen* II, p. 24.

³ Les frères et sœurs de service aux repas étaient responsables des dons apportés à la Cène du Seigneur et au Repas fraternel, et avaient pour tâche de les distribuer parmi les pauvres. Ainsi le service de table lors des réunions et le service des pauvres de la ville allaient de pair.

⁴ Dans Cyprien, *Lettres*. Surtout dans la lettre 62, dans *Ante-Nicene Fathers*, vol. 5, pp. 355-356, il explique comment les chrétiens « libres » ressentaient de la douleur face à l'emprisonnement de leurs membres frères, le considérant comme leur propre emprisonnement. Le « devoir de la foi » les incitait à payer une rançon pour ces prisonniers, parce que dans chaque frère souffrant ils voyaient « le Christ lui-même ».

⁵ Tertullien, *A sa femme* II.4.

une préférence pour une norme de vie simple. Même les dirigeants spirituels et porteurs de vérité ne pouvaient s'attendre qu'à une subsistance quotidienne des plus simples, au même titre que les plus pauvres. Le respect mutuel entre les premiers chrétiens engendrait une solidarité « socialiste » qui consistait en un amour fondé sur une égalité totale.

L'ordre de ce monde basé sur la propriété et la profession était considéré comme répugnant et incompatible avec cette fraternité et simplicité. Il s'en suivait une aversion pour toute haute position dans le domaine de la justice ou de l'armée,¹ car il était inconcevable pour les chrétiens de cette époque d'endosser une responsabilité pour quelque jugement pénal, emprisonnement, quelque privation des droits civiques, sentence de la vie ou de mort, quelque exécution ou condamnation à mort prononcée par une cour martiale ou pénale qui soit. D'autres métiers et professions étaient hors de question parce qu'ils avaient un rapport à l'idolâtrie ou à l'immoralité. Les chrétiens devaient être donc prêts à tout moment à renoncer à leur métier. Cependant on leur demandait de ne craindre ni le chômage et donc la faim qui résultaient de ce renoncement, ni la mort violente du martyr.²

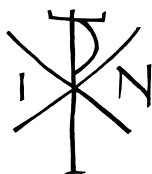
¹ Il était inacceptable qu'un chrétien occupe un poste élevé lui conférant le pouvoir de jugement sur les droits civiques de quelqu'un, à moins de ne condamner ni de sanctionner, ni d'enchaîner, ni d'emprisonner, ni de torturer qui que ce soit. (Tertullien, *Sur l'idolâtrie* 17).

² Tertullien, *Sur l'idolâtrie* 12 : « La foi ne craint pas la faim » (Harnack, *Texte und Untersuchungen* 42, 2 et 4, pp. 117f.). Selon Origène, aucun chrétien ne peut exercer le pouvoir de l'épée.

Toutes ces conséquences pratiques correspondaient au fait que le témoignage et la façon d'agir ne faisaient qu'un. Le message proclamé par les chrétiens ne pouvait que donner lieu à un comportement convergent dans la réalité. Ce qui devait étonner le plus quelqu'un de l'extérieur était le fait que le bénévole d'amour parvenait à faire surmonter la pauvreté dans l'entourage des communautés, ce qui n'avait aucun rapport avec l'aide sociale plus ou moins obligatoire de l'Etat. Un autre changement important des conditions de vie se traduisit dans l'imposition de la chasteté avant le mariage, la monogamie et la fidélité absolue au sein du mariage. L'exigence la plus évidente était celle de la monogamie pour les frères responsables. Le mariage chrétien avait un fondement uniquement religieux et était considéré comme un symbole de la relation entre le Dieu unique avec son peuple et celle du Christ avec son église. Une humanité complètement différente était en train de naître, ce qui apparaissait le plus clairement dans cette base religieuse de la famille étant le point de départ de toute forme de communauté et de société. Pour les premiers croyants la création toute entière devait s'orienter vers un communisme d'amour.

Ceux que Dieu interpelle ont une relation intime avec la révolution à venir, avec le renouvellement de tout ordre moral et social. Il s'agit de l'affirmation la plus solidaire face au monde et à l'humanité. Les croyants espéraient que leur créateur au pouvoir miraculeux parachèverait une condition humaine véritablement morale et sociale. C'était l'attitude la plus positive

qu'on puisse imaginer : travailler à ce que l'amour parfait de Dieu se manifeste pour tous, répondant aux besoins physiques et spirituels des hommes.



Révolutionnaires

Les chrétiens savaient qu'une transformation totale de toutes les valeurs et un renversement de toutes les couches de la société ne pourraient jamais venir de la main de l'homme. Leur foi infinie dans le Dieu tout-puissant allait au-delà de toute menace humaine politique et révolutionnaire des pouvoirs et droits en vigueur. Pourtant, le fait même qu'il ne s'agissait pas ici d'une rébellion fondée sur une opposition humaine et une insurrection violente — qui aurait pu facilement être écrasée par le pouvoir coercitif de l'Etat — rendait ces représentants d'un jugement dernier imminent et de la création d'un nouvel ordre particulièrement dangereux, d'autant plus qu'ils se qualifiaient eux-mêmes d'« étrangers » au sein de l'état en exercice, de « citoyens » d'un tout autre « ordre dépassant la politique » ! Mais on pouvait facilement démontrer que les livres prophétiques et apocalyptiques qu'ils lisaient, ainsi que leur Apocalypse de Jean, étaient imprégnés d'un esprit d'opposition révolutionnaire à l'ordre civique en vigueur. Ils entraient en opposition aux Romains qui

vénéraient l'empereur, en se proclamant vassaux du Christ à venir, chrétiens, en attente du Messie !

Ils se considéraient être « le peuple de Dieu », un « peuple nouveau », « le peuple originel, de l'avenir », le début, le point central, et la fin de toute l'histoire humaine ! Ils n'hésitaient pas à clamer leur conviction que l'unité qu'ils vivaient au sein de l'Eglise constituerait la puissance dominante du règne à venir. Ils allaient même jusqu'à affirmer que les conseillers de leurs communautés seraient en mesure de gouverner n'importe quelle grande ville de Dieu, pour le moins qu'elle puisse exister..., les dirigeants en poste n'ayant pas le droit, vu leur moralité, leur caractère et leur conduite, de revendiquer une supériorité officielle.¹

La condamnation mordante des chrétiens de la malhonnêteté, l'impureté, la violence et l'adoration de l'argent dans la vie publique avait bien plus de poids que leur reconnaissance de la nécessité transitoire d'un gouvernement et d'une juridiction n'ayant une valeur morale que très relative. Ces révolutionnaires de l'esprit savaient qu'ils étaient en fait les meilleurs alliés de l'état pour ce qui était de la moralité et de la paix dans le monde,² ce qui prouve qu'ils avaient

¹ Origène (*Contre Celse* III.29-30) précise que l'Eglise de Jésus avait une *politeia*, ou conception de la citoyenneté, différente de celle des adorateurs des démons. Les chrétiens étaient des étrangers, mais même leurs membres les plus humbles et les moins dignes étaient beaucoup plus « sages » que les païens. En raison de leur conduite morale, leurs surveillants et conseillers — même les moins parfaits — étaient moralement supérieurs aux conseillers et dirigeants des municipalités existantes.

² Justin et Origène, in EC p. 80.

une attitude positive envers l'importance éthique de l'ordre en vigueur. Ils voyaient clairement que jusqu'à une intervention décisive de Dieu, ils ne seraient pas en mesure de changer la structure de l'ordre en place, ou même d'améliorer les conditions de vie des masses par une réforme sociale. Pour eux, l'esclavage et l'oppression sociale correspondait à l'ensemble des crimes perpétrés par l'Etat contre la liberté et l'égalité. Leur seule protestation typique pour leur façon d'agir consistait en une reconnaissance fraternelle de leurs frères esclaves qu'ils considéraient comme leurs égaux, et souvent ils les achetaient ou ils leur donnaient la liberté ; mais au niveau de la caisse commune ils évitaient toute reconnaissance juridique du titre d'achat, restant par là fidèles à une vie fondée sur la foi, l'espérance, la renonciation et le sacrifice à laquelle s'engageait tout chrétien.

Mais les chrétiens avaient beau assurer leur loyauté et la prouver, ils sortaient du cadre des humains. Déjà les Juifs avaient été considérés comme un affront à la société avec leur vie en huis-clos et leur culte sans images de Dieu, ce qui faisait d'eux une « deuxième race ». La foi des Chrétiens allait encore au-delà, étant donné qu'elle s'était dé faite du caractère apparemment national du « Dieu juif » avec son temple et ses sacrifices. C'est ce qui amena les païens à déclarer que cette nouvelle attitude repoussante des chrétiens était impie, à les accuser d'athéisme intolérable, à les considérer comme une « troisième race » monstrueuse. Cela explique pourquoi à cette époque l'Etat

romain combattait les chrétiens comme « criminels », « êtres désespérés et perdus », « hors-la-loi », « ennemis publics », « levure des nations » et « phénomènes monstrueux ».



Le crime principal

Aux yeux des chrétiens l'idolâtrie religieuse omniprésente était le crime principal commis par l'humanité et ce qu'ils accusaient le plus dans leur époque, pensant qu'elle était la véritable raison de l'exigence du jugement dernier.¹ Ils frappaient par-là un principe d'état se revendiquant comme absolu, seul juge de ses propres intérêts, lois et actions. L'adoration quasi divine de l'empereur reposait sur la toute puissance de l'empire, sur l'unité de l'état et de ses lois, de la culture, de la religiosité et de la moralité.

Les chrétiens abhorraient et attaquaient cet amalgame de religiosité et de patriotisme. Ils détestaient toute religion d'Etat refoulant le règne de Dieu, toute religiosité influencée par la politique du moment, et ils luttaient contre toute politique d'état à caractère religieux qui consolidait et vénérait les structures de pouvoir en vigueur. Il s'agissait là pour eux d'un héritage de Babylone, du péché et du démonisme organisés, pratiquement d'un état démoniaque et d'un assujettissement à Satan.

¹ Tertullien, *Sur l'idolâtrie* 1.

Il était inévitable que l'état les accuse de haute trahison et d'être des ennemis de la civilisation. Après tout, ils avaient déclaré ouvertement que « les empereurs n'auraient croire au Christ que s'ils n'avaient été empereurs — ou que si les chrétiens avaient pu devenir empereurs ».¹ La foi dans le royaume de Dieu s'opposait fortement à la déification de l'empereur et au culte de l'empereur.

Et pourtant, pour ces mêmes chrétiens l'empereur occupait dans le monde le second rang, tout de suite après Dieu. Il se situait au-dessus de tous les dieux païens, justement parce qu'il demeurait dans l'ordre démoniaque de ceux-ci. Pour les chrétiens, le gouvernement impérial apparaissait, de même que l'ordre en place, tout juste comme un phénomène historique passager. L'ordre moral du créateur est mis en valeur, même pendant le règne démoniaque de Satan. Par conséquent, même l'autorité en place (qui représente ce règne) est instituée par Dieu. Pour les chrétiens, c'est une question de conscience d'honorer et de respecter la signification morale de l'Etat et son souverain : l'état est assigné par Dieu de former un rempart contre les excès les plus graves du péché et du mal de cette époque. Comme garant de l'ordre public l'état a droit à la plus haute estime.

Cette conviction de plus en plus forte dans le christianisme ne fit jamais défaut, même dans les milieux

¹ Voir Tertullien, *Apologie* 21. Pour les lignes qui suivent, voir Tertullien, *Apologie* 30. Là, les empereurs « dépendent de lui [Dieu] seul, placés au second rang, les premiers après lui, avant et par-dessus tous les dieux. » Voir aussi Harnack TA, vol. I, p. 298.

les plus radicaux en temps de conflit grave. Même les extrémistes d'alors n'étaient pas des anarchistes dans le sens qu'ils auraient voulu abolir l'Etat tel qu'il existait alors. Les premiers chrétiens ne connaissaient qu'une seule forme de désobéissance à l'autorité du gouvernement : la résistance passive qui supporte tout, même la mort. Il n'y avait pas d'autre moyen de démontrer leur certitude que les pouvoirs de l'Etat ne peuvent être et ne seront abolis que par un nouvel ordre — par Dieu seul. Ils prirent fermement position pour ce nouvel ordre venant de Dieu.

Les premiers chrétiens étaient des révolutionnaires de l'Esprit, les hérauts du jugement dernier et de la transformation à venir et ils devaient être prêts au martyre à tout moment. Leur témoignage signifiait qu'ils devaient s'attendre à une condamnation à mort par l'Etat et la société. Par conséquent, les « martyrs » étaient ces témoins prêts à mourir pour leur foi, défendant ce témoignage devant les rois et les juges avec la fermeté des soldats de Dieu. Ils étaient des martyrs, c'est à dire des « confesseurs », prêts à tout, même si leur témoignage ne menait pas à la mort. L'essence même du martyre est de donner un témoignage. Les martyrs défendent la vérité de leur témoignage comme témoins oculaires du Seigneur et de sa résurrection. Ils voient le Christ et deviennent des supports prophétiques de l'Esprit. Par l'Esprit, le témoignage de sang des martyrs devient une partie de la bataille décisive menée par Jésus, la bataille dans laquelle il mourut lui-même en tant que pionnier et chef de file de l'avenir.

En mourant, il jugea définitivement les puissances ennemies de l'époque actuelle et les mit en déroute. De même que leur Christ, mis à mort par le peuple juif si religieux et par l'Etat romain, avait ligotté et désarmé les démons et leur obscurité par sa croix, de même chaque nouveau martyr — chaque nouvelle mort avec le Christ — est une victoire célébrée sur les forces de Satan.



La clarté de la parole

Il est difficile de se représenter l'héroïsme du service spirituel des premiers chrétiens. Le matériel militaire conféré par l'Esprit était bien plus qu'une métaphore. Lors de l'envoi de ses disciples Jésus leur avait enjoint de vivre dans une pauvreté fondamentale combinée avec le droit à la subsistance pour leur service, de s'abstenir dans leur vie itinérante de tout commerce, de toute accumulation de richesses et de biens. Les deux principes fondamentaux dans l'armée — la solde et l'injonction contre tout engagement économique et commercial — dépeignaient pertinemment le commandement de Jésus. Le règne de la foi engageait tous les chrétiens-soldats au service apostolique et prophétique de l'Esprit. Les non-chrétiens étaient appelés donc des « civils » ou *pagani*, d'où vient le mot « païen ».

Jésus avait prédit que le fait de boire de sa coupe serait un baptême dans ce bain de sang. L'Église ne cessait de se rassembler autour des martyrs comme pour une Cène du Seigneur célébrée dans le sang. A chaque fois, le spectacle dissuasif des exécutions devenait pour les chrétiens

une victoire solennelle du Christ sur le règne de Satan, une certitude de la résurrection du Seigneur qui garantit pour toujours le règne futur du vainqueur au seuil de la mort. Se rassembler autour des martyrs était le point culminant des assemblées chrétiennes, malgré la présence de la populace païenne. Mais Jésus, chef de file et camarade dans la lutte, était présent à chaque réunion pacifique, quelle que soit son ampleur. Lors de ces réunions il arrivait que la croix lumineuse et la foule ayant assisté à l'exécution de Jésus soient pour ainsi dire à portée de vue. Les voix qui s'étaient élevées lors de la crucifixion du Christ ainsi que les cris de ses amis et de ses ennemis retentissaient du Golgotha.

Dans ces rencontres remplies de l'esprit ces apparitions conduisaient souvent à un langage incompréhensible et des actions difficiles à comprendre. Néanmoins, le jugement ardent de la dernière bataille dominait, donnant naissance à la lumière et la chaleur et marquant l'entrée d'un souffle frais de l'avenir. Ici, le Christ était réellement présent. Il était venu dans la puissance de la Parole de Dieu et de l'Esprit, et dans les vertus de la bonté, de la pureté et de la force.

Pendant les assemblées, les prières, les psaumes et les hymnes, ainsi que les interprétations des écritures faites par les prophètes et les enseignants mettait la Parole en valeur. L'impact de la vérité biblique mettait l'accent sur un mode de vie pur et sincère et sur l'amour dans le travail pratique. L'enthousiasme exultant qui jaillissait librement de l'Esprit Saint n'avait rien à

voir avec l'exagération ou l'intoxication des émotions humaines. Au contraire, cette puissance authentique et bouillonnante de l'Esprit révélait l'autorité du Christ, comme un coup de foudre divin provenant d'un autre monde. Parfois, après avoir écouté les élèves des apôtres, des foules entières, sous l'emprise de Dieu, voulaient adopter la foi.¹

La clarté de la Parole divine et la réalité du salut étaient le seul contenu de ces expériences d'extase et d'enthousiasme. A certains moments, la lumière de la vérité biblique découlait des apôtres comme une force visible quand ils proclamaient la Parole, quand on lisait dans le livre de la loi et des prophètes, ou chantait les psaumes et les hymnes de salut. Tertullien donne un exemple typique : une sœur dotée du don de prophétie avait des visions qui se nourrissaient uniquement de la lecture des Ecritures, du contenu des hymnes, des psaumes et d'homélies bibliques.

La Parole, lue à haute voix, devenait réalité. Elle voyait le Seigneur en personne ainsi que la multitude des anges, la bataille victorieuse du Christ et son retour avec les armées princières célestes.² D'autres,

¹ Eusèbe III.37.3.

² Tertullien, *De l'âme* 9. Irénée rapporte qu'il entendait lui-même, dans les réunions de l'Eglise, les discours de nombreux frères qui possédaient des dons prophétiques : grâce à l'Esprit, ils parlaient en langues diverses, révélaient les choses camouflées et les mystères de Dieu (Irénée, *Contre les hérésies* V. 6,1). Dans le *Testament de Job* on peut lire l'histoire d'une femme chrétienne ayant reçu un cœur nouveau qui envoya un hymne de louange à Dieu à la manière des anges (voir MR James, « Apocryphes Anecdota » in *Text and Studies*, vol. 5. p. 135).

transportés par l'Esprit, voyaient de leurs propres yeux un ange princier libérer un voyageur en situation de jeûne de ses démons.¹

Il arrivait souvent que de tels démons se manifestent comme une lumière opaque, de la fumée, des serpents ou des personnages noirs. Cela souligne le caractère menteur, diffamatoire et à la fois séduisant des ténèbres. Pourtant, ce qui importait réellement, c'était l'effet religieux et moral sur le peuple. On rapporte l'histoire d'une prostituée qui écoutait avec émotion des heures durant le chant des psaumes et des hymnes jusqu'à ce que s'effondre la vie qu'elle menait et qu'elle se mette à marcher sur la nouvelle voie.² Une histoire du même type raconte que le vieillard Jean d'Ephèse s'était mis à la recherche d'un jeune brigand dans les montagnes. Quand il l'eut trouvé, le jeune homme pleura et lui demanda pardon en l'embrassant. Par le pouvoir de son autorité, l'apôtre assura l'homme que le Sauveur lui avait offert la guérison et la totalité du pardon. Jean tomba à genoux et couvrit de baisers la main droite du bandit, désormais lavée du sang qu'elle avait versé par l'arme meurtrière. Il le ramena à l'Eglise

¹ Signalé dans *Patrum Apophtegmes*, Migne, *Patrologie Graeca* 65, p. 276, comme une expérience de Macaire d'Egypte. Dans une phrase du texte les formes prises par les démons sont écrites par Epiphane, *Panarion* 80, et Timothée de Constantinople, « De haereticorum receptione » (voir Cotelier, *Monumenta Ecclesiae Graecae*, vol. 3, p. 401, « Tradition of the Messalians »).

² Mentionné par le moine égyptien Sérapion dans *Apophtegmes Patrum*, 65 ; de même, dans *Historia Lausiaca* 37 (ed. C. Butler, *Texts and Studies* 1-2, 1904, p. 109), et Irénée, *Contre les hérésies* II.31.2, où il parle de la résurrection d'un mort à la suite de la proclamation de la vérité.

comme un exemple vivant de repentance et de vie nouvelle, comme un trophée de la force de résurrection du Christ.¹

Cette histoire montre que le respect pour l'autorité de l'Esprit Saint implique toujours et partout la présence de Dieu et la cause divine comme une réalité concrète. L'action de l'Esprit Saint est identique à l'esprit de la loi et des prophètes, à l'esprit de Jésus et des apôtres, à la Bible elle-même. L'action de l'Esprit est apostolique et libre, et elle implique l'obéissance face à l'autorité conférée par Dieu, laquelle est une garantie de l'épanouissement véritable de la liberté. Il n'y a qu'une volonté décisive derrière le mystère de l'Esprit qui est à l'œuvre : c'est Dieu lui-même, créateur, législateur et futur souverain. L'Esprit, puisqu'il révèle Dieu, engendre invariablement une responsabilité morale absolue. La voix intérieure, entendue dans toutes les consciences éveillées par l'Esprit, correspond à la volonté et à l'objectif du chemin de Dieu. Cette voix sait donc quand elle doit observer un silence respectueux lui permettant d'entendre la voix de Dieu, et de le louer de façon « juste et digne ».²

¹ Clément d'Alexandrie, *Quel riche peut-il être sauvé ?* 42, in Eusèbe III.23.6-19.

² *Mystagogia*, in *Le Testament de Notre Seigneur ; Actes de Pierre* 39 : « Je ne remercie pas avec mes lèvres, ni par un mot prononcé avec une adresse mondaine ; mais je te remercie, ô Roi, par cette parole qui ne s'entend que dans le silence, et non à haute voix. Elle ne vient d'aucun organe du corps. Elle n'entre dans aucune oreille naturelle. Elle n'est pas audible pour qui est corruptible. Elle n'appartient pas à ce monde. Elle ne se prononce pas ici-bas. Mais je te remercie, ô Jésus-Christ, par cette voix qui est le silence de la voix, qui trouve l'Esprit l'intérieur moi, qui t'aime, et qui te parle et

Chaque fois que Dieu se révèle, conférant le pardon et le renouvellement sans limite, un châtement sévère et une purification y sont intimement liés. Une femme dont l'hypocrisie et la vie impure avaient été démasquées par l'esprit qui œuvrait en Paul fut jetée à terre et frappée de paralysée.¹ De même, les mains d'un jeune homme se desséchèrent pendant un repas, parce qu'il avait essayé de cacher un meurtre à l'Esprit omniscient.² Les apôtres étaient équipés à la fois du pouvoir de révéler le véritable état d'une personne et de l'autorité de pardonner ; les deux dons étaient inséparables ; tous les deux révélaient la vérité. Être comblé de l'Esprit signifiait pureté, vérité et amour dans la vie de tous les jours, ainsi qu'une direction sûre dans toutes les actions. C'était ainsi seulement que l'Esprit pouvait permettre de dire ce qu'il y avait dans le cœur des gens et quand était venu le moment du pardon des péchés accordé par le Christ et celui de la force que demande une vie nouvelle.³ Puisque le pardon signifiait que Dieu lui-même enlevait le péché, il se manifestait comme un pouvoir venant de Dieu qui avait brisé et aboli le règne du mal.

La mission des porteurs de l'Esprit était de proclamer la Parole, de dévoiler le mal et de le juger, de pardonner avec autorité et d'accorder la force d'accomplir les guérisons et de conférer la vie nouvelle. Etant des

te voit. Tu n'es visible que par l'Esprit. »

¹ *Actes de Pierre* 2.

² *Actes de Thomas* VI.51.

³ Origène *Sur la prière* 28.

hommes de prophétie, ils étaient les porte-parole de Dieu.



Les enseignants

Cela souligne la triple vocation des dirigeants qui domina l'Eglise pendant les premières années : les chefs spirituels étaient apôtres, prophètes et enseignants. C'est dans cette 'trinité' et dans cet ordre de dignité que Dieu lui-même les offrit à l'Eglise (1 Corinthiens 12.18), en commençant par l'Eglise primitive de Jérusalem. Comme beaucoup d'autres choses, cet ordre était d'origine juive. Chacune de ces trois fonctions se retrouve dans la religion juive de l'époque, mais sans qu'il y ait cette triade de responsabilités des dirigeants.

Le respect inconditionnel témoigné aux enseignants juifs est bien connu. Il fallait racheter son enseignant en captivité ou le soulager de son fardeau — avant son propre père se trouvant dans la même situation. Pour les chrétiens aussi, les enseignants faisaient partie des chefs spirituels auxquels on devait le respect : mais ils n'avaient droit qu'au troisième rang après les apôtres et les prophètes. Ils n'en étaient pas moins au même titre porteurs de la Parole de vérité et de l'Esprit Saint, et ils avaient aussi le pouvoir de faire naître des enfants

spirituels. C'est à eux qu'on amenait les personnes demandant le baptême. Dans certaines églises — encore au temps d'Origène — les enseignants, remplis de l'Esprit, parlaient librement en présence des chefs et des prêtres. Dans la mission ils avaient pour tâche de représenter la vérité, et au sein de leur église, de procurer l'initiation aux écritures bibliques et au contenu de la foi. Il était de leur devoir de proclamer la nouvelle vie dans toute son ampleur, sa profondeur et sa force. Leurs instructions, inspirés par l'esprit de vérité, étaient universelles et obligatoires, et avaient une importance bien plus grande que ce qui se disait dans des assemblées.¹

Pour Tertullien, les enseignants n'avaient pas de fonctions administratives — comme les chefs, anciens, diacres —, ils étaient des dirigeants spirituels, des martyrs, des témoins de l'Esprit prophétique. Ils ne pouvaient être désavoués par l'Eglise que si leurs actes ne correspondaient pas à leurs paroles, par exemple en cas d'arrogance égomane quand ils s'approprièrent un respect dû à Dieu. Les enseignants ne devaient d'ailleurs obéissance qu'aux instances supérieures dotés d'une charge spirituelle, donc aux prophètes et aux apôtres, parce que l'Esprit conférait à ceux-ci le don particulier de l'intuition et du discernement. Tout enseignement inspiré par l'Esprit devait strictement respecter le caractère et le témoignage de l'Esprit. Le pouvoir et

¹ Clément d'Alexandrie ; Pseudo-Clémentine, *Deux lettres sur la virginité* I.11 ; Hermas, *Le berger*, EC pp. 247-261. Tertullien considère les enseignants comme des porteurs d'esprit et donc proches des martyrs (*Sur la prescription des hérétiques* 3 et 14).

l'autorité incontestés des témoins — secoués, mus et comblés par l'Esprit de Dieu — n'autorisait pas que l'individu en tant que tel soit le facteur décisif. Seul l'Esprit de Christ était autorisé à dominer.

L'Esprit, directement à l'œuvre, révélait une église puisant sa réalité et son avenir uniquement en Dieu et dans l'Esprit et constituant la seule instance responsable. En présence d'une telle unité spirituelle, il n'était question ni d'organisation ni de conformité au niveau humain.

C'est pourquoi, dans ces premières années, les appellations des fonctions, comme les « surveillants », « présidents », ou « anciens », n'étaient pas clairement définies. L'Eglise restait un objet de foi pour les premiers chrétiens, tout comme le Saint-Esprit, le Père et le Fils. Ce fait historique est d'une importance cruciale. Ainsi, chaque communauté chrétienne était à considérer comme le rayonnement terrestre de cette réalité ultime vivant sa vie en Dieu. La seule organisation ecclésiale valable était celle qui était conférée par l'Esprit œuvrant librement. L'Eglise ne se trouvait pas chez l'homme, mais en Dieu, néanmoins l'Eglise divine et invisible s'exprimait activement lors de chaque culte.

Elle est la mère des croyants, l'épouse du Messie à venir, l'Eve de l'Adam céleste, le vrai corps du Christ dans l'Esprit. Le Seigneur est l'Esprit. L'Esprit est l'Eglise. Ainsi, le Christ se fait église en chacun de nous, car il est le « Messie à venir ».¹ Chaque communauté

¹ Tertullien, *Sur le repentir* 10. Comparer avec Hermas, *Le berger*, in EC pp. 247-261, et *Deuxième lettre de Clément*, in EC pp. 244-246 ; aussi

humaine reflète l'amour de Dieu pour les hommes, elle est ici-bas l'affirmation religieuse et sociale de l'Esprit.

Il en résultait une structure, un rassemblement d'hommes et de femmes qui s'engageaient à un mode de vie bien défini et qui étaient liés l'un à l'autre pour la vie. Leur vie de partage était l'expression de leur foi croissante et de leur approfondissement spirituel. Les enseignants devaient se porter garants des conséquences pratiques d'une structure communautaire cherchant le bien de la communauté pour tous.¹ Ils avaient donc la responsabilité de veiller à ce que tous les chrétiens se réunissent quotidiennement et restent ensemble.²

Vue cette répercussion si pratique, les enseignants, comblés de l'Esprit, étaient chargés de la transmission de l'enseignement des apôtres. Ce dernier était le fil conducteur pour cette vie dans la foi et le canon de la vérité, la mesure de toutes choses. La croyance en l'Eglise était partie intégrante de la profession de foi apostolique, qui avait surgi de la formule du baptême. Le fidèle était immergé dans la mort de Jésus, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Dans les premières années, ce serment d'allégeance était transmis seulement de bouche à oreille comme un

Papias et Clément d'Alexandrie. Seules s'appelèrent « église » au temps des premiers chrétiens (cf. également Harnack TA Sohm) l'Eglise de Dieu étant un objet de foi et d'autre part, les assemblées indépendantes et responsables. L'Eglise, qui vit en Dieu, prend forme ici-bas dans ces assemblées particulières, selon la mesure de leur foi.

¹ *Première lettre de Clément* 48 ; *Barnabas* 4.10.

² *L'enseignement des Douze Apôtres* 4.2 ; Justin, *Première Apologie* 67.

mot d'ordre militaire. Il n'aurait pu guère être noté par écrit à l'époque.

Dans sa forme la plus ancienne la profession de foi était composée de neuf parties. Elle proclamait par des mots simples la croyance en Dieu le Père, le Tout-Puissant ; en Jésus le Christ (ou Messie), son Fils, notre Seigneur ; en l'Esprit Saint ; en l'Eglise ; et à la résurrection de la chair (la transformation de la matière pour le nouveau royaume).¹

La foi en Dieu renvoie verticalement à Jésus, le futur souverain du règne de Dieu, et au Saint-Esprit en qui Dieu est à l'œuvre. Croire au Père renvoie au Fils et à l'Eglise, la mère de tous les croyants, en qui Dieu est également à l'œuvre. Enfin, croire dans la toute-puissance de Dieu proclame que le Christ est notre Seigneur et exprime l'attente du Royaume ici-bas sous son autorité dans sa manifestation la plus intense : la résurrection de la chair.

C'est Dieu seul qui compte ; la profession de foi comprend également la conviction que le Verbe incarné renouvellera la création de Dieu. Selon les apôtres, la Parole émane de Jésus, et grâce à l'Esprit, qui rassemble l'Eglise, elle imprègne la condition humaine. Dieu est le seul Dieu ; le Messie qui vient est à la fois le Logos

¹ Cette confession de foi, de toute évidence la plus ancienne, peut être lue de haut en bas, ainsi que de gauche à droite ; cette notation a le but de souligner l'importance de ses parties et de leur interaction mutuelle :

je crois :		
en Dieu	le Père	le tout-puissant
en Jésus-Christ	le Fils	notre Seigneur
au Saint-Esprit	l'Eglise	la résurrection de la chair.

créateur et le Jésus historique. Il est une seule et même personne, il est le Seigneur de l'Eglise, il est le Sauveur et notre guérisseur à tous. « Reconnaissez-le ! Approchez-vous ! Vivez comme il a vécu, et faites ce qu'il vous a dit de faire ! » Les maîtres spirituels guidèrent ainsi le peuple jusqu'au Christ, vers une église professant une seule foi et un seul témoignage, et par là vers une nouvelle vie gouvernée par la citoyenneté divine à venir.

Pour ces maîtres, les écritures juives allaient toujours dans ce sens. Elles demeuraient la source de la connaissance à chaque réunion, pour toute instruction personnelle et toute lecture individuelle. Origène voulait que chaque chrétien consacrer une à deux heures par jour à cette étude personnelle.¹ Le langage puissant et simple à la fois de l'écriture avait un impact important sur les premiers chrétiens. Ils puisaient leur force auprès des psalmistes, des prophètes avec leur préscience inspirée de l'avenir, dans le récit de la création du monde, dans la puissance de la moralité divine et dans la clarté spirituelle des législateurs mosaïques. Tatien, Justin et l'auteur de la Proclamation de Pierre décrivent pour

¹ Origène, *Homélie II.10 sur Nombres*. Comparer Harnack, *Über den privaten Gebrauch der heiligen Schriften in der alten Kirche*, 1912 ; Tatien, *Discours aux Grecs* 29 ; Justin, *Dialogue avec Tryphon le Juif* 7, 8 ; et la Proclamation de Pierre chez Clément d'Alexandrie, *Mélanges* VI.15. Selon Tertullien (*Apologie* 46), le témoignage des chrétiens s'avère être juste par le texte suivant : d'abord, par ancienneté des écrits divins et l'évidence de la foi qui s'y trouve ; d'autre part, par la reconnaissance du Christ par les puissances démoniaques une fois vaincues. En d'autres termes, la foi dans la vérité de la Bible ancienne et dans la puissance du Christ sur les démons avaient une importance cruciale et convaincante pour Tertullien.

leurs contemporains chrétiens leur conversion à la foi chrétienne grâce aux écrits de l'Ancien Testament.¹

Dès le début, les vieilles prophéties bibliques, leur accomplissement et leur culmination dans la bonne nouvelle furent l'essence de l'enseignement de l'Esprit. Les « Paroles du Seigneur » (Papias en avait une collection exceptionnelle)² et les faits relatés sur la vie de Jésus faisaient l'objet d'une transmission de toute part. En tant que « Souvenirs des Apôtres » (déjà dénommés ainsi par Justin)³ elles représentaient la version première des Évangiles, tels que nous les connaissons aujourd'hui. Ces souvenirs de Jésus, portant

¹ Voir Tatien, EC p. 124. Tatien, *Discours* 29 : « Pendant que je méditais sérieusement sur ce que le bien engendre, quelques écrits barbares plus anciens que les enseignements grecs, et d'origine divine, comparés au sophisme grec, me tombèrent sous la main. Ils réussirent à me convaincre. » Tatien témoigne ici de l'impact convaincant de la Bible, comme mentionné ci-dessus. Voir aussi EC pp. 133-134, et la Proclamation de Pierre chez Clément d'Alexandrie, *Mélanges* VI.15 : « Après avoir parcouru les livres que nous ont laissés les prophètes ...et lu comment les Écritures parlent de Dieu, nous avons cru en lui. »

² Les « adages » du Seigneur — les paroles prononcées par Jésus ou affirmées avoir été prononcées par lui — possédaient une autorité singulière dans les communautés chrétiennes, avant la formation du canon du Nouveau Testament. Voir EC pp. 147-154, et les notes correspondantes sur les plus de quatre-vingt dix adages significatifs de Jésus qui ne figurent pas dans le Nouveau Testament, pourtant considérés à cette époque comme les paroles de Jésus. Papias écrivit ses cinq volumes des *Paroles du Seigneur expliquées* probablement avant le milieu du deuxième siècle et pouvait attester leur authenticité par ses connaissances personnelles de leurs sources. Papias avait parlé avec des personnes ayant entendu André, Pierre, Philippe, Thomas, Jacques, Jean, Matthieu, et d'autres disciples, ainsi qu'avec Aristion et Jean (voir la préface de Papias dans Eusèbe III.39.3 ss).

³ Voir EC p. 137.

rapidement l'appellation d'Évangiles, furent bientôt complétés par les lettres des apôtres. Les premiers maîtres de la chrétienté contribuèrent ainsi de façon décisive à la rédaction première du Nouveau Testament. Leur enseignement qui consistait à proclamer la Parole était intimement lié à la parole inspirée des premiers apôtres et prophètes. Les enseignants la présentaient, l'interprétaient et la proclamaient.



Les prophètes

La mission des enseignants montre clairement que dans la hiérarchie ils venaient après les prophètes et les apôtres, surtout après ces derniers. Leur engagement était aussi d'un ordre différent. Comparés aux apôtres qui ne possédaient rien et voyageaient sans cesse, les prophètes devaient uniquement renoncer à leurs biens. Les enseignants, eux, ne renonçaient pas nécessairement à la propriété privée et n'étaient pas forcément en route. La vie itinérante des apôtres avait une telle importance que le christianisme primitif était à juste titre appelé religion itinérante, comme religion qui parcourait le monde entier. Les voyages des apôtres étaient une source d'inspiration pour la mobilité étonnante des chrétiens. Cette interaction vivante, liée à l'échange de leurs lettres et de leurs écrits, explique comment ils maintenaient un même lien entre toutes les communautés. Origène soulignait encore que les apôtres et les prophètes voyageaient de ville en ville, de bourgade en bourgade, et qu'ils prenaient sur eux les difficultés de ces voyages, en acceptant à peine le nécessaire de la part des croyants.

L'intensité de la lutte et de la mission des premiers chrétiens exigeaient un tel soutien venant de l'exemple des apôtres. Une telle maîtrise de soi demandait souvent le jeûne et le choix d'un célibat à vie pour être à la hauteur de cette tâche. Les quatre filles de Philippe, qui étaient vierges et possédaient des dons prophétiques, ainsi que plus tard, les prophétesses montanistes, vierges, elles aussi, sont un exemple pour la vie de beaucoup d'apôtres et de prophètes de l'époque. Mais il ne faut pas confondre cette discipline de soi des chrétiens au service du Royaume avec l'ascétisme pratiqué plus tard comme une fin en soi. Ils ne cherchaient pas la rédemption par des exercices ascétiques religieux, mais concentraient toutes leurs forces à la proclamation prophétique du Royaume à venir, à la lutte ardue contre des esprits à laquelle ils étaient appelés. Les prophètes ne voulaient qu'une seule chose : que Dieu soit entendu, qu'il parle et agisse lui-même.

Celui qui prenait cette vocation de Dieu au sérieux ne restait pas inaperçu. Des païens comme Lucien connaissaient des prophètes qui proclamaient, lors des cultes et pendant leurs voyages, la parole qui leur avait été donnée par l'Esprit.¹ Celse témoigne qu'il y avait de

¹ Lucien, *Sur la mort de Peregrinus*. La reconnaissance que les femmes, elles aussi étaient bénies du don de prophétie et pouvaient s'acquitter de la tâche d'un prophète est corroborée par la version copte des Actes de Paul, où deux prophétesses sont mentionnées. Même Origène fait remarquer que Deborah, l'une des juges d'Israël, était prophète et femme à la fois. « Cette grâce est déterminée par la pureté de l'esprit seule, et non par la différence entre les sexes » (Origène, *Homélie V.2 sur Juges 11*).

nombreux prophètes à son époque qui parlaient dans les lieux saints et voyageaient de par les villes et les routes.

Quand ils étaient saisis d'extase, ils étaient les porte-paroles de Dieu et du Christ :

Je suis Dieu, je suis le Fils de Dieu, je suis l'Esprit de Dieu : je suis venu parce que la fin du monde est proche. Je veux vous sauver. Vous me verrez revenir dans ma puissance céleste tandis que le feu du jugement s'abattra sur les villes et les campagnes.¹

Cette prophétie chrétienne perdit peu à peu de sa force spirituelle jusqu'à la fin du deuxième siècle. Mélicon de Sardes fut l'un des derniers à s'appeler prophète. La prophétie juive avait elle, entamé son déclin quelques années plus tôt, après la destruction de Jérusalem. Jusqu'alors il y avait eu une immense activité prophétique qui se retrouve dans les noms de certains prophètes juifs et dans l'abondance des apocalypses et des oracles juifs de l'époque. Ces derniers avaient perdu en autorité par rapport aux prophètes de jadis, car ils ne servaient plus qu'à des fins littéraires. A présent, les prophètes chrétiens revendiquaient pour eux-seuls l'autorité du Saint-Esprit, la voix de Dieu, dont ils étaient les porte-parole.

Pour les premières communautés, Dieu et son Esprit Saint étaient puissamment réels ! Une pièce très ancienne décrit cet Esprit prophétique commun aux

¹ Origène, *Contre Celse* VII.9, 11.

apôtres et prophètes qu'Origène attribuera plus tard uniquement aux apôtres :¹

L'Esprit prophétique est l'incarnation de l'ordre prophétique de la vie fermement établi. Il anime le corps charnel de Jésus-Christ d'une âme vivante.²

Le corps du Christ est présent dans l'Eglise vivante comme réalité déterminante donnée par Dieu, c'est une affirmation de la foi : l'Eglise, en tant que corps du Christ, devenait vivante grâce à l'esprit des apôtres et des prophètes.

¹ Origène, *Premiers principes* II.8.5. La multitude des croyants représente le corps du Christ. Les apôtres sont l'âme de ce Corps. Par conséquent, Origène nomme les apôtres « rois » (*Homélie XII.2 sur Nombres* 10). Clément d'Alexandrie les appelle même les « sauveurs de l'humanité » (*Eclogae propheticae* 16). Comparer *Pistis Sophia* 7, où les apôtres sont exagérément vus comme douze sauveurs du trésor de la lumière — c'est à dire les sauveurs du monde entier.

² Grenfell et Hunt, *Oxyrhynchus Papyri*, I.5, pp. 8-9. Jusqu'en l'an 200 Sérapion d'Antioche (voir Eusèbe V.19.2) écrit sur le pouvoir de vivre dans un cadre « prophétique » clairement défini.



Les apôtres

Et pourtant la tâche principale des ambassadeurs apostoliques n'était pas confiée aux prophètes: de tout temps l'importance de la vocation apostolique dépasse de loin celle des prophètes. Ce qui a été dit au sujet des prophètes était tout aussi vrai pour les apôtres. Les apôtres avaient, eux aussi, l'Esprit prophétique, ils étaient prophètes et enseignants, ce qui les avait souvent amenés à devenir apôtres. Mais Dieu leur confia des tâches qui dépassaient de loin la prophétie et l'instruction. La mission apostolique valait plus que celle de la prophétie, et était beaucoup plus importante que celle de l'enseignement. Elle seule avait la tâche de poser les fondations de l'Eglise. L'apôtre Thaddée dit qu'il resterait silencieux en petit cercle, parce qu'il se savait envoyé pour annoncer la Parole en public. C'est la raison pour laquelle il exhortait tous les citoyens de la ville à se rassembler. « C'est alors seulement que je leur parlerai. »¹

Eusèbe rapporte comment ces hommes, consummés d'un ardent amour et obéissant aux paroles de Jésus, distribuaient leurs biens aux pauvres et partaient

¹ Eusèbe I.13.

annoncer le Christ à ceux qui n'avaient jamais entendu parler de lui. Sitôt des pasteurs nommés, ils repartaient ailleurs.¹ La mission universelle des apôtres visait donc le monde entier. Leur tâche était de fonder et d'établir des communautés chrétiennes partout. Parmi tous les porteurs inspirés de la Parole, les apôtres étaient les chefs de file universels. Le travail de ces premiers ambassadeurs du Messie était considéré comme tellement fondamental, si exclusivement confié par Dieu, tellement lié à la foi dans l'Esprit, qu'on lui donna même une place dans le Credo.² Un apostolat d'une telle importance ne pouvait provenir que de Dieu seul, du Christ lui-même. La preuve en était que les premiers apôtres, munis de l'autorité de l'Esprit, faisaient de vrais miracles et opéraient un fondement visible de communautés d'églises. Il est d'autant plus étonnant que *L'enseignement des douze apôtres* et *Le berger* d'Herma utilisaient le terme d'« apôtre » dans un sens beaucoup plus large que les générations ultérieures.³ Car Dieu avait appelé d'autres nouveaux apôtres, après avoir envoyé les douze, puis Paul. Ainsi Tertullien et Origène donnèrent le nom d'« apôtres » aux soixantedix disciples des Evangiles.

Le mandat divin de l'apostolat chrétien est prédominant, ce que souligne le fait qu'à l'origine le mot

¹ Eusèbe III.37.

² Harnack, *History of Dogma*, vol 1, pp. 157-163.

³ Origène et Eusèbe connaissaient des femmes apôtres au deuxième siècle. Dans les *Actes de Paul* une femme, Thècle, fut considérée comme un apôtre.

« apôtre » s'appliquait au judaïsme non-chrétien. La tâche des apôtres juifs se limitait en effet à la transmission des lettres du siège de Jérusalem aux Juifs dispersés, à la collecte de contributions pour le siège, à l'exercice des pouvoirs de supervision et de discipline afin de garantir la relation de tous les Juifs avec Jérusalem. C'est dans ce sens que l'Eglise primitive de Jérusalem — en tant que siège central de la chrétienté — imposa à Paul l'obligation financière que l'on connaît, ainsi que la décision du « Concile des Apôtres », une fois que son apostolat eut été reconnu comme tel. Les messagers apostoliques, signes réels de l'autorité du royaume de Dieu, avaient une mission autrement plus importante, ils avaient à accomplir une œuvre et à donner un témoignage de force non comparables à l'apostolat juif d'ordre uniquement administratif.

La mission des apôtres consistait en une révélation de la vérité divine sous l'inspiration de l'Esprit. Elle devint pour l'Eglise la base de la vision de foi. Les apôtres avaient donc à diriger l'Eglise et à veiller à la discipline communautaire, et par là à l'unité et la liberté des communautés. Puisqu'elle était un mandat direct de Dieu, la puissance apostolique se révélait dans les mêmes exploits miraculeux que ceux du Christ : les boiteux marchaient et tous les mauvais esprits étaient vaincus et chassés. Tout cela prouvait que Jésus œuvrait par sa présence dans les Apôtres, par la présence de son esprit qui opérait en eux. Il existait une guérison réelle du péché et de la faiblesse, ce qui démontre que le message apostolique agissait comme un remède venant de

Dieu, comme un rétablissement de la santé pour une nouvelle vie en Dieu. Les apôtres guérissaient sans herbes médicinales, sans médicaments, sans magie et uniquement par la foi en Dieu. Lors de l'imposition des mains, seul le message du Christ guérisseur était décisif. De par son caractère de lutte, la mission apostolique faisait souvent arriver les maladies au seuil de l'abcès, et plus le caractère démoniaque sous-tendant la maladie avait été effrayant, plus la guérison se manifestait avec force.

Les apôtres et les prophètes parcouraient le monde comme exorciseurs de démons. Les premiers chrétiens savaient que les mauvais esprits étaient à l'œuvre dans le démonisme et les maladies mortelles de l'époque. Sous la conduite d'un chef spirituel, ces êtres malins visaient la perte de l'humanité par la maladie et la corruption, détruisant le moral et la moralité. Ils étaient les ennemis du Créateur qui renouvelle le monde. Les apôtres leur lançaient un défi pour le combat décisif, forts de leur conviction qu'ils remporteraient la victoire. Tout démon était vaincu et écarté au nom de Jésus Christ et par la proclamation de sa vie.¹ Le Fils de Dieu s'est fait homme pour détruire les démons et l'œuvre du diable. C'est par l'autorité de son esprit que les démons étaient chassés.² Il ne s'agissait pas seulement de la guérison des individus, mais d'une purification de l'atmosphère terrestre,

¹ Voir Origène, *Contre Celse* I.6 ; Irénée II.31.2 ; et Justin, *Deuxième apologie* 6, *Dialogue avec Tryphon* 30, 85 ; voir aussi Tertullien (*Apologie* 23-27, 37) et Tatien (*Discours aux Grecs* 7-18).

² Justin, *Deuxième apologie* 6 : « Le fils de Dieu s'est fait homme pour détruire les démons. » Voir aussi Tertullien, *Apologie* 23 ; Pseudo-Clémentine, *Deux lettres sur la virginité* I.12.

d'une libération de la totalité de la vie sociale et politique, et d'un triomphe complet sur l'époque soumise à l'empire du malin, le dieu de ce monde, l'esprit prédominant parmi les hommes et les structures, personnifié dans les dieux païens.

Il n'y a que le Christ qui règne déjà en souverain sur cette immense et puissante armée de l'ennemi qui sévit avec rage.¹ Le pouvoir du Christ se manifeste dans le fait que les puissances du démon doivent le reconnaître.² Car chaque chrétien croyant est capable de démasquer les démons et aucun démon ne peut résister à ses ordres ni persister dans quelque mensonge qui soit. Les démons doivent capituler devant les serviteurs de Dieu et devant le Christ, car ils craignent le Christ en Dieu et Dieu en Christ. Ecrasés par la peur, la colère et la douleur, ils lâchent prise quand la parole du Crucifié est proclamée par les charismes apostoliques de la prophétie.³

Oh ! si vous pouviez les entendre et les voir, quand nous leurs commandons en maîtres ; lorsque, avec les armes spirituelles, nous les chassons des corps qu'ils obsédaient ! Ils crient, ils gémissent, et, courbés sous la puissance divine qui les châtie, ils confessent le jugement futur. Venez et vous reconnaîtrez la vérité de mes paroles ... Alors vous verrez que ces dieux que vous priez nous adressent leurs prières ; que ces dieux que vous adorez nous craignent.⁴

¹ Cyprien, *A Donat* 5.

² Tertullien, *Apologie* 46.

³ Tertullien, *Apologie* 27 ; Tatien, *Discours aux Grecs* 16.

⁴ Cyprien, *A Demetrianus* 15 ; voir également *A Donat* 5.



Le Montanisme

A la fin de la période traitée ici le militantisme de cette bataille spirituelle inouïe donna lieu une dernière fois à un immense mouvement d'éveil, souvent appelé « montanisme », d'après un de ses dirigeants. Partant de Phrygie, ce mouvement toucha la plupart des régions importantes de la chrétienté de l'époque, en particulier l'Asie Mineure, la Gaule et l'Afrique. Pendant quelque temps, il domina des églises entières, comme celle de Thyatire. Certains dirigeants de l'Eglise s'installaient à la campagne avec leurs congrégations, y vivaient ensemble dans une solidarité économique, remplis de l'attente du royaume. Rome tenta même de conserver la puissance et l'esprit de ce mouvement pour l'Eglise, composa une lettre de reconnaissance, mais ne l'envoya jamais.

Il s'agit ici d'une crise nécessaire dans l'histoire de l'eschatologie des premiers chrétiens. Le montanisme était la dernière éruption puissante de cette attente intense : que Dieu intervienne et transforme toutes choses et situations. L'héroïsme de la foi, la liberté d'esprit venant de Dieu et le postulat de l'autorité des

prophètes tentèrent de s'imposer dans le montanisme. L'esprit promis par Jean, l'Esprit-Saint de Jésus-Christ était là pour guider et déterminer l'Eglise en tant que communauté des saints. Au début, ce mouvement n'avait pas l'intention de se séparer du corps de la chrétienté. Au contraire, c'était un mouvement se situant à l'intérieur de l'Eglise, confessant comme toutes les communautés la même foi apostolique que les premiers chrétiens.

Comme les premiers apôtres et prophètes, la nouvelle prophétie du montanisme voulait affirmer contre toutes les attaques et perversions la Bible de la loi et des prophètes, le Nouveau Testament (de plus en plus défini), et la règle de foi progressivement élargie. Ce n'est que quand le sens des Ecritures semblait obscur (en particulier dans les lettres pauliniennes) que la nouvelle prophétie essayait de les clarifier grâce à l'aide de l'Esprit.

Au dernier moment, cependant, l'Eglise de Rome s'opposa à ce renouveau de l'Esprit. Et en même temps le mouvement montaniste dégénéra en secte, devint un groupe de prophètes de plus en plus superficiellement organisé, étroit, légaliste, et moraliste outre mesure. Cet effet réciproque fit de cette séparation une césure dans l'histoire du christianisme primitif.

En ce qui concerne cette étude, le règne du grand empereur Marc-Aurèle (mort en 180) marque la fin de l'époque des premiers chrétiens qui avait débuté avec les premiers apôtres et l'Eglise primitive, donc cette collection de sources couvre un siècle. Le changement

fondamental de direction qui conduisit à l'Eglise institutionnelle se manifestait par de nombreux symptômes aigus, dont nous devons décrire ici les plus importants ici dans le but de délimiter notre époque.

Les dimensions changeaient, le petit groupe d'émissaires avait beaucoup grandi et les exigences avaient changé. La question se posa alors de savoir comment préserver et promouvoir le christianisme dans ce monde, si le renouveau venant de Dieu se faisait tellement attendre. L'Eglise institutionnelle émergente conclua qu'il était de son devoir d'apporter le plus possible la lumière révélée à l'humanité dans son ensemble, même si cela signifiait que le jour du Créateur et de son temps s'obscurcisse en chemin jusqu'à une pénombre de crépuscule mystique. Inversement, les sectes naissantes essayaient de poursuivre le combat clair et vif des premiers chrétiens, sans éclipser la lumière, même s'il fallait cacher la lumière du monde sous le boisseau de l'étroitesse et du confinement humain.

A ce tournant, la malédiction qui pesait sur l'histoire de l'Eglise institutionnelle éclata, ce fléau de la méconnaissance mutuelle dépourvue d'amour : la volonté du Christ de faire fusionner l'esprit et l'amour se transforma en haine et en division empreintes d'une injustice fanatique. L'Eglise institutionnelle émergente était incapable de supporter l'esprit d'une vérité forte menant au sectarisme. La secte, elle, ne pouvait pas supporter l'esprit d'un amour élargi conduisant à une grande institution ecclésiale. Ce fut le début de la persécution des hérétiques si indigne des chrétiens. Les

raisons historiques de la méfiance des montanistes vis-à-vis de la sécularisation de l'Eglise sont évidentes. Il en est de même pour la méfiance et la condamnation de l'Eglise institutionnelle vis-à-vis d'un esprit sans contraintes.

A la fin du deuxième siècle, il y existait maintes raisons de vouloir se protéger à tout prix de l'influence des faux esprits prophétiques. Provenant des cultes hellénistiques et orientaux, un courant de mysticisme païen inondait les églises-communautés, avec ses spéculations philosophiques et ses mystères aux rites magiques. L'Eglise institutionnelle vécut une heure de tentation et un danger sans précédent à cause de cette vague de gnosticisme, uniquement comparable à la crise du légalisme juif, que Paul avait surmontée en son temps. Personne dans l'Eglise ou dans le mouvement montaniste ne voulait être associé de quelque manière que ce soit avec cette décoction satanique. Au nom d'un faux esprit de connaissance (reconnu juste à temps), les communautés religieuses furent presque entièrement détruites et catapultées aux mains des démons. On raconte que le vieux Polycarpe s'écriait souvent vers la fin de sa vie : « Mon Dieu, m'as-tu fait vivre jusqu'à maintenant pour me faire endurer de telles choses ! »¹ Il alla même jusqu'à appeler un chef de file du mouvement gnostique « premier-né de Satan ».² Les chrétiens n'admettaient sous aucun prétexte que les éléments « chrétiens » dans cette « Gnose » ou « connaissance

¹ Irénée, *A Florinus*, dans Eusèbe V.20.7.

² Irénée III.3, 4 ; Eusèbe IV.14.7.

mystérieuse » aient quoi que ce soit de commun avec le christianisme, ou qu'ils soient une autre version de celui-ci. Le moindre contact avec ces faussaires était considéré comme un danger démesuré. A Ephèse, Jean sortit en fuyant d'un bâtiment qui hébergeait un de ces ennemis de la vérité, de peur que l'immeuble ne s'effondre sur lui.¹

En consultant les sources nous avons ignoré ce mélange gnostique du paganisme et du christianisme, bien qu'il soit un fait établi que l'Eglise institutionnelle ait admis de nombreux éléments païens dans ses pratiques religieuses tout aussi bien à cette époque que plus tard.

¹Irénée III.3, 4 ; Eusèbe III.28.6 ; IV.14.6.



Une religion hybride

A la fin de la période traitée ici, la chrétienté se défendit principalement par deux mesures de protection contre cette incursion dangereuse. Elle fixa le dogme et la forme littéraire des confessions de foi et des écrits du Nouveau Testament, et consolida le pouvoir des évêques : ces mesures constituent un point final décisif de cette époque, où le temps de création du Nouveau Testament avait atteint son premier achèvement, où Dieu avait établi des nouveaux points de repère dans l'histoire. La forme du Nouveau Testament fut fixée entre 140 et 200 après Jésus-Christ. Il était désormais considéré comme le seul don normatif de l'Esprit et même placé, non pas au même plan que l'Ancien Testament, mais bien au-dessus. Outre ce fruit merveilleux de l'époque créatrice du christianisme, il s'agissait désormais d'établir la norme de foi fixée par écrit comme crédo apostolique.

Le message spirituel provenant de cette période de la révélation chrétienne irrévocablement passée fut définitivement enregistré dans ces deux documents. Ici, l'Esprit avait reforgé des armes tranchantes pour le

grand combat ; dorénavant elles cibleraient surtout les écarts et hérésies, y compris ceux qui se trouvaient au sein-même de l'Eglise institutionnelle. Dans cet arsenal on intégra les Evangiles, les Actes des Apôtres, les lettres apostoliques et catholiques, ainsi que l'Apocalypse de Jean, ce livre révolutionnaire de l'Esprit, intensément concentré sur l'attente de la fin du monde et condamnant sévèrement la Babylone romaine de l'époque. Nous espérons que ce livre contribuera à une meilleure compréhension du Nouveau Testament comme livre décisif de la révélation des premiers chrétiens.

Une autre mesure de protection contre les dangers qui menaçaient cette époque était de faire de l'Eglise une organisation en instaurant le ministère de l'évêque. Dans les premières communautés chrétiennes, établies sans souci de permanence et prêtes à se dissoudre à tout moment, la conduite spirituelle des apôtres, prophètes et enseignants, ainsi que l'amour fraternel unissant les membres de l'Eglise, avaient surmonté le danger de la discorde. Désormais, l'organisation du pouvoir épiscopal et de leurs décrets synodaux, et finalement l'ascendance du Pape garantissaient l'uniformité du monde catholique. Les évêques se déclarèrent être les successeurs légitimes de l'esprit apostolique et prophétique. Ils limitèrent l'Esprit à leur mandat. Sans ce mythe, leur ministère n'aurait jamais prédominé. A la place de l'Esprit qui œuvre librement et est vivant dans l'Eglise de Dieu, on assiste à présent à une réalité divergente : l'Eglise visible des évêques comme incarnation de l'invisible. Irénée définit cette église épiscopale

d'après ce qu'elle revendiquait : l'enseignement des apôtres, l'existence de l'Eglise, la succession apostolique des évêques, et la tradition parfaite des Ecritures saintes. Déjà à son époque, aucune ajoute aux Ecritures, aucune réduction n'était tolérée. Pour lui la nomination des évêques devait suffire à la succession apostolique par l'imposition des mains, et cela sans exception.¹

Théodore de Mopsueste décrit la disparition progressive des apôtres et prophètes et la croissance du pouvoir ecclésial des évêques : après la mort des premiers apôtres, les apôtres de la deuxième génération démontrèrent une faiblesse évidente due à la défaillance de leur pouvoir miraculeux. Par conséquent, ils renoncèrent volontairement à leur fonction de dirigeants, cédant une partie de leur pouvoir aux anciens de l'Eglise, qui devinrent évêques de province.² En fait, le pouvoir des synodes provinciaux s'était d'abord manifesté dans la lutte contre le montanisme. Ceci nous ramène à la fin de notre période.

Voilà un outrage commis par l'institution de l'Eglise contre la vérité ultime : dorénavant, en vertu de la constitution épiscopale, un individu faisait la loi pour une communauté et c'est partant de ces individus que se constituait l'organigramme, l'ensemble auquel on aspirait. Les premiers symptômes de l'établissement de la papauté, le sommet même de cette structure, étaient déjà apparus en l'an 180, la date qui conclut notre texte.

¹ Irénée IV.33.8.

² Théodore de Mopsueste, *Commentary on 1 Timothy*, H.B. Swete, 1882, pp. 121 et suiv. voir Harnack TA, vol. 1. pp. 445-446.

En l'an 190, l'évêque romain Victor posa les bases de cet édifice ecclésial en excluant de l'Eglise tous ceux qui refusaient d'accepter les rites pascaux romains. En 200 après Jésus-Christ, pour Tertullien tous les sièges apostoliques avaient le même statut, mais, vers l'an 220, il dut combattre dans l'évêque de Rome la montée en puissance de la papauté. Même l'Asie Mineure de l'école de Jean, qui avait été jusque-là le centre du monde chrétien, recula devant l'influence dominante du siège de Pierre. En l'an 135 le christianisme juif sectaire n'exerçait déjà plus aucune influence. Pour Tertullien tous les chrétiens étaient prêtres et présenteurs d'offrandes, et avaient donc tous le même droit à la communauté de paix, au nom de « frères », et à l'hospitalité mutuelle. D'après lui le pouvoir de pardonner les péchés revenait aux porteurs de l'Esprit.¹ C'est justement ce pouvoir qui devint alors la base du droit canonique épiscopal, ce qui reste reconnaissable jusqu'à l'an 375.²

Le nouveau pouvoir législatif des évêques, même s'il semblait superficiel, s'enracina profondément au fur et à mesure de sa montée dans la religiosité de la communauté. On peut constater pour la fin de notre période un développement unsuspecté de cérémonies religieuses et là, une sorte de piété toute nouvelle et différente.

¹Tertullien, *Sur la prescription des hérétiques* 20 ; *Sur la pudeur* 21. Même les apôtres reconnaissaient que leur pouvoir de pardonner les péchés dépendait du don de l'Esprit Saint. Comparer Origène, *Sur la prière* 28.

²En l'an 375 un prêtre romain publia *Quaestiones Veteris et Novi Testamenti* (93, ch. 2, p. 163. Suiv.) ainsi qu'un commentaire sur les lettres de Paul. Voir l'édition de Souter, Vienne, 1908.

Un concept totalement différent et sacramental du mystère du baptême, le baptême des enfants, qu'on peut situer à l'époque qui suivit la nôtre, supplanta le baptême d'immersion, qui avait été si important jusque-là. Le baptême devint une valeur en soi, marquant l'entrée dans l'Eglise de Dieu et tous ses instruments de grâce. Avec le baptême des enfants, on commença à employer des prénoms chrétiens, alors que jusqu'alors on juxtaposait juste un prénom « chrétien » à l'ancien nom païen.

En 170 après Jésus-Christ, Celse notait encore que les chrétiens n'avaient pas d'autels.¹ Mais déjà vers 200, on nommait souvent la table « autel ». La Cène avait déjà été séparée du repas d'amour après l'an 150 de notre ère. Après avoir été à l'origine une offrande de reconnaissance et de dons de tous les croyants, elle devint (à la fin du siècle) le sacrifice de la Messe du prêtre. La transsubstantiation et la réitération du sacrifice du corps et du sang prirent la place de la descente de l'Esprit sur l'Eglise rassemblée et de la présence du Christ : L'Esprit et le Christ crucifié étaient désormais

¹ C.F. Arnold, *Die Geschichte der alten Kirche* 18, 6, p. 95 ; en particulier dans F. Wieland, *mensa und confessio : Studien über den Altar und altchristlichen Liturgie*, 1906 ; *Der vorirenäische Opferbegriff*, 1909 ; et *Altar und Altargrab der christlichen Kirche im vierten Jahrhundert*, 1912 ; Emil Dorsch, *Der Opfercharakter der heiligen Eucharistie*, 1909. Le saint autel n'apparut qu'au cours du troisième siècle. Avant cette date, donc, il n'y avait pas d'église dans le sens d'un immeuble consacré. Tertullien, Hippolyte, Clément d'Alexandrie, Minucius Felix, Origène, et Cyprien furent les premiers à parler de pièces ou de bâtiments réservés au culte. Voir Clément d'Alexandrie, *Mélanges* VII.5 et *Actes de Justin Martyr*. Voir aussi EC pp. 60-61.

matérialisés en l'hostie et le vin comme « Corpus Christi ». Au troisième siècle, le passage de l'ancienne célébration du repas à la messe catholique était encore en cours.¹ C'est surtout dans le rituel de la messe avec son mystère et ses sacrements miraculeux que se montre la façon dont tous les courants religieux païens affluèrent dans l'Eglise institutionnelle. Par conséquent, la religion hybride de l'Eglise procurait une satisfaction religieuse aux besoins d'expiation et de salut.

¹ Voir la documentation chez Wetter, *Altchristliche Liturgien*.



L'Église s'institutionnalise

Une fois éteinte leur attente d'un avenir imminent se trouvant uniquement aux mains de Dieu, les croyants trouvèrent leur nourriture dans un au-delà préconisé par l'Église. L'abîme infranchissable entre l'ici-bas et l'au-delà fit qu'à force d'autosatisfaction religieuse Dieu risqua de disparaître de la vie des croyants.

En plus des arcanes (mystères orientaux), ce fut la philosophie grecque — en particulier platonicienne — qui exerça une influence croissante dans cette direction. Entre les années 180 et 250 de notre ère, le christianisme des églises absorba en grande partie la culture et la philosophie de son temps et acquit beaucoup de puissance dans le domaine de la science et de la littérature. Dans la même mesure qu'il obtenait par ce fait la faveur des gens instruits, il s'éloignait du message central du royaume de Dieu. Au troisième siècle, des hommes comme Irénée, Hippolyte et Tertullien tentèrent de rétablir sans succès la pureté de la vérité chrétienne des origines. D'autres croyants, traités dédaigneusement d'« ignorants », d'« incultes » et de « simples d'esprit » continuèrent à protester en vain contre l'incursion de

l'éducation. Pourtant même ces gens simples eurent de moins en moins la force de maintenir l'effort religieux qui, dans les premiers temps, était issu de l'attente du futur royaume de Dieu.

L'Eglise se contenta de plus en plus d'élaborer une moralité bourgeoise tolérable pour les masses : dès le troisième siècle, le saint sacrement de pénitence permettait d'accéder et de réaccéder à un pardon rassurant. L'Eglise institutionnelle connut un grand succès — son identification croissante avec l'ensemble de la société contemporaine signifiait que dans l'ensemble on était en possession du christianisme sans être chrétien, et qu'on ne le possédait guère bien qu'on se nommât chrétien. Finalement, vers la fin de l'époque traitée dans ce livre, l'Eglise avait « cessé d'être la vierge du Christ ».¹ On n'eut plus le courage de qualifier les chrétiens de « saints » et on ne parla plus que des états de sainteté, des saints sacrements, et des Saintes Ecritures.

Le fondement de la sainteté — l'amour de Dieu et du prochain — qui était à l'oeuvre dans les premiers temps, se transforma en ascèse monastique et dans une piété ecclésiale des masses. L'éthique chrétienne vécut un clivage, rejetant et acceptant à la fois ce monde après tout inaltérable qui suivait ses propres lois. L'Eglise dut accepter ce statu quo, en tentant d'y être du levain et d'en faire usage. Certains réagirent en rejetant le monde des sens, qui semblait à leurs yeux devenir de plus en plus hostile à Dieu, et pratiquèrent l'ascèse

¹ Tertullien, *Sur la prescription des hérétiques* 44 ; Eusèbe IV.22.

comme valeur en soi. Le compromis devenu nécessaire entre la sagesse et le réalisme conféra à l'Eglise le caractère conservateur bien connu caractéristique pour la chrétienté ecclésiale. L'année 180 — la fin de l'époque que nous traitons ici — marque une fois de plus le point tournant de l'orientation politique et sociale de l'Eglise. Dès lors, elle intervint avec de plus en plus de puissance dans la politique et la vie publique ; aux yeux de l'Etat l'Eglise n'avait plus ce caractère de vilenie qu'on attribuait encore aux premiers chrétiens.

Le Sermon sur la Montagne qui, dans le cadre de *L'enseignement des Apôtres* pour les catéchumènes, soulignait le fossé infranchissable entre les voies de la mort et celles de la vie, était à présent relégué à l'arrière-plan. L'idéal du communisme d'amour des premiers chrétiens ne fut pas complètement abandonné ; même à une date aussi tardive que 400 de notre ère Jean Chrysostome l'exemplifiait. Pourtant, bien qu'il fût inconcevable de l'abandonner, il était encore moins concevable pour l'Eglise de le mettre en pratique. Certes, la théorie de l'amour total et de l'abandon de tous les biens continua à être affirmée, mais elle ne put pas empêcher que la pratique chrétienne vis-à-vis de la propriété se confonde à celle des non-chrétiens. La richesse et le luxe se répandirent. A partir du troisième siècle, il y eut de plus en plus de hauts fonctionnaires et officiers de l'armée, de commerçants de produits de luxe, de grossistes et de gros propriétaires dans les églises. Les différences économiques et les distinctions de classe étaient à présent si peu remises en question

que l'Eglise épiscopale se mit à avoir des esclaves et à s'enrichir, quoique la propriété de l'Eglise ne cesse d'être qualifiée de propriété des pauvres. Pour Tertullien et Origène, les métiers de juge (qui sanctionne) et de soldat (qui tue) étaient encore hors de question, conformément aux critères des premiers chrétiens, mais au fil des événements on se mit, dès l'an 314, à excommunier les déserteurs sans tenir compte de ce que leur dictait leur conscience.¹

Pourtant, les sacrifices des premiers chrétiens auxquels nous devons l'héritage précieux de la foi ne furent pas complètement vains. On peut constater que l'Eglise opéra un certain fléchissement par rapport au concept rigide que le droit romain avait de la propriété et qu'elle fit accepter au niveau de l'état la conception chrétienne du mariage. L'Eglise contribua à la désintégration progressive, au changement et au renouvellement de l'empire romain. En même temps, c'est au sein de l'Eglise que l'anarchisme radical de la foi des premiers temps, le dépassement de la propriété privée grâce au communisme d'amour et une valorisation du travail semblable à celle du début, s'imposèrent dans le monachisme. Le monachisme n'est rien d'autre qu'une mise en pratique tardive de l'héroïsme biaisé et irréal des premiers chrétiens croyants. Cet immense mouvement monastique ne fut qu'un exemple de ce qui

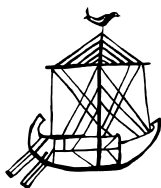
¹L'important troisième canon du Synode d'Arles constate que « ceux qui jettent leurs armes en temps de paix doivent être exclus de la communion ». En revanche, l'Empereur Constantin (*Vita Constantini* II.33) accorda aux anciens soldats « la liberté et la paix » s'ils choisissaient de professer leur religion plutôt que de garder leur grade militaire.

émergea de manière cyclique dans l'histoire de l'Église organisée : la vie religieuse ne peut vivre que par la force des origines où l'Esprit était révélée avec autorité et liberté.

En reformulant le christianisme, l'Église institutionnelle devint une puissance mondiale ayant un rôle dominant dans l'histoire du monde. En dépit de tous les écarts des premiers temps de la révélation, aucune église ou secte de la chrétienté n'a jamais complètement oublié que l'amour demeure « le sacrement suprême de la foi, le trésor de la foi chrétienne ».¹ Tenant compte de la radicalité des sectes, de l'étroitesse des exercices de dévotions monastiques, et des responsabilités immenses des églises organisées, Irénée avait raison quand il dit : « Le don le plus grand qui nous relie au passé est l'amour fraternel gratuit — plus magnifique que la connaissance, plus merveilleux que la prophétie, et plus sublime que tous les autres dons de la grâce. »²

¹ Cf. Tertullien, *Sur la prescription des hérétiques*, 20.

² Irénée IV.33.1, 8.



Post scriptum

Les témoignages originaux de la période de transition entre le christianisme le plus ancien et l'Église organisée, ainsi que la force riche de l'esprit des premiers chrétiens qui était à l'œuvre dans le feu du premier amour et dans les nombreux signes divins rayonnent jusqu'à aujourd'hui. Un lecteur attentif y reconnaîtra tous les moments de la vérité et de la force du christianisme du Nouveau Testament, y compris les débuts et les racines de ce qui conduisit plus tard au développement de l'Église. En outre, une attitude de vie et de foi clairement définie a découlé de la manifestation de Dieu du début de l'ère chrétienne. En dépit de la rigidité et des changements qui affectèrent le christianisme au fil du temps par rapport à la vérité vivante de jadis, cette voie reste efficiente aujourd'hui et ne peut jamais devenir une simple imitation transmise de façon superficielle.

Le seul critère pour cette voie est le témoignage direct et spontané de Dieu et du Christ que l'Esprit lui-même apporte aux croyants. Les pages de ce livre nous parlent du témoignage de foi des premiers temps des

apôtres et des prophètes. Le témoignage original de l'Église doit nous guider tous vers la pureté et l'unité de la lumière limpide, même si nous nous situons dans des camps très différents. La période de la révélation originale doit constituer le point de départ pour toute discussion et tout dialogue entre les nombreuses églises et sectes et les mouvements de nos jours. Tous ceux qui désirent vraiment suivre le Christ ne pourront puiser l'éveil et l'unité si nécessaires qu'à la source-même, et nulle part ailleurs.

Le Bruderhof

Malgré tout le mal qui existe dans notre société, nous tenons à témoigner du fait que l'Esprit de Dieu est à l'œuvre dans le monde aujourd'hui. Dieu nous appelle encore à quitter les systèmes qui génèrent l'injustice, la violence, la peur et l'isolement, et à suivre la nouvelle voie de la paix, de l'amour et de la fraternité. Dieu nous appelle à vivre en communauté. Dans ce sens, nous — les frères et sœurs de nos communautés du Bruderhof — désirons vous communiquer quelque chose de notre réponse à cet appel.

Notre vie en communauté est basée sur les enseignements du Christ dans le Sermon sur la Montagne et dans tout le Nouveau Testament, notamment les enseignements concernant l'amour fraternel, l'amour envers les ennemis, le service mutuel, la non-violence et le refus de porter les armes, la pureté sexuelle et la fidélité dans le mariage.

Nous n'avons pas de propriété privée ; nous partageons tous nos biens comme les premiers chrétiens, comme le décrit le livre des Actes des Apôtres, chapitres 2 et 4. Chaque membre consacre ses talents

et tous ses efforts aux besoins de la communauté. L'argent et les possessions sont mis volontairement en commun, et en échange, chaque membre reçoit ce dont il a besoin. Nous nous rassemblons tous les jours pour les repas, les réunions, le chant, la prière et pour prendre des décisions.

EN 1920, EBERHARD ARNOLD, théologien bien connu, conférencier et écrivain, quitta l'abondance, la sécurité et une carrière professionnelle importante à Berlin, et vint s'installer avec sa femme et ses enfants à Sannerz, petit village en Allemagne, où ils fondèrent une petite communauté — appelée alors le Bruderhof (foyer des frères) — basée sur la vie de l'Eglise primitive.

Malgré les persécutions des nazis, la communauté survécut. Elle fut expulsée d'Allemagne en 1937 et le mouvement s'établit en Angleterre. Cependant, lors de la Seconde Guerre mondiale, une deuxième émigration fut nécessaire, cette fois-ci en Amérique du Sud. Pendant vingt ans, la communauté survécut dans les régions lointaines du Paraguay, le seul pays prêt à recevoir ce groupe multinational. En 1954, une nouvelle branche du mouvement fut fondée aux Etats-Unis.

En 1961, les communautés au Paraguay furent fermées et tous les membres partirent pour l'Europe et les Etats-Unis. Aujourd'hui, il y a des dizaines de communautés aux Etats-Unis, en Europe et ailleurs. Notre nombre est insignifiant, mais nous savons que notre tâche est d'une importance primordiale : suivre les

enseignements de Jésus dans une société qui s'est tournée contre Lui.

LA MISSION A TOUJOURS ÉTÉ un point essentiel de notre activité, non pas dans le sens d'essayer de « sauver » les personnes, ou de gagner des membres pour nos Eglises-communautés, mais pour témoigner de la puissance du message de l'Évangile dont le but est une vie de paix, d'amour et d'unité.

Notre porte est ouverte à toute personne qui veut chercher la voie de Jésus avec nous. Bien qu'on puisse penser que nous vivons une utopie, ce n'est pas le cas. Nous ne sommes pas des saints et nous avons les mêmes problèmes que tout le monde. Ce que nous avons que le monde n'a pas, c'est un engagement pour la vie et la promesse de lutter pour l'âme de chaque frère et sœur et de nous sacrifier jusqu'à la mort si nécessaire.

THE PLOUGH PUBLISHING HOUSE

Darvell Community

Robertsbridge, E. Sussex TN32 5DR, UK

+44 (0) 1580-88-33-00

Mél : charrue@ccimail.co.uk

Site web : www.editionscharrue.com